65e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 49 8 DÉCEMBRE 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

Abbé R. DESVOYES
Secrétaire

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Mentalité anglicane. — II. Conversions en Angleterre. — III. Le renouveau liturgique en Allemagne. — IV. Population et alimentation mondiales. — V. Essais de lecture du cerveau. — VI. Le premier satellite artificiel. — VII. Attention au doping. — VIII. Terreur en Chine. — IX. L'essor des chrétientés à Formose. — X. Pour et contre le jansénisme.

I
Mentalité anglicane

Si l'on discuta dans le monde entier, à propos d'un mariage de princesse, si la radio et la presse nous en parlèrent à peu près tous les jours, c'est, ne nous y trompons pas, en raison de la crise de conscience qui se produisait, autour de cette question, au sein de l'Eglise anglicane. Et c'est ce qui nous conduit à considérer *les aspects* particuliers de la mentalité anglaise. Nous y serons aidés par une étude fort pénétrante publiée dans la revue belge *Rythmes du Monde*, tome III, n° 2 de 1955. L'article est signé J. Dalby.

L'auteur est un prêtre catholique anglais ; il n'a voulu faire, avec le maximum de charité et, comme on dit de nos jours, de « compréhension », que l'analyse « phénoménologique » du caractère anglican. Il place son étude sous le signe de ces efforts de rapprochement et de mutuelle pénétration qu'on désigne sous le nom d' « œcuménisme ».

Partons donc de la base. Quelle est-elle ? Evidemment, c'est le mot du Christ : « *Qu'ils soient tous* Un » (Jean, XVII, 21). Et Jésus précise : « Qu'ils soient un, comme vous, mon Père, et moi nous sommes *un !* »

Et tout de suite, considérant l'Eglise anglicane en elle-même, nous catholiques, nous ne comprenons pas. Cette Eglise nous apparaît comme « un amas de paradoxes, de contradictions et d'illogismes ». Elle est née des aventures matrimoniales d'un roi luxurieux. Ses évêques sont nommés par le premier ministre et celui-ci peut très bien être un athée, ou du moins non anglican. Cette Eglise ne peut prendre aucune décision importante, même au point de vue de son Prayer-Book, sans approbation d'un Parlement dont beaucoup de membres ne sont même pas des chrétiens. Cela fait penser à la Constitution civile du clergé en France ! Les autorités de cette Eglise anglicane n'ont que des pouvoirs très limités et l'on n'a même pas pu empêcher le Doyen de la cathédrale de Cantorbéry, celui qu'on a surnommé « le « Doyen rouge », de manifester publiquement ses sympathies pour le communisme. Mais cette situation diminuée, en face des autorités civiles, est encore moins effarante que la désunion dans l'ordre dogmatique :

« D'un côté, il (le catholique) rencontre des prêtres anglicans qui déclarent souscrire à tous les dogmes auxquels il croit lui-même : ils acceptent le dogme de l'infaillibilité pontificale et sont prêts à admettre tous ceux que le pape pourrait éventuellement promulguer. Pratiquement, il n'existe aucune différence entre les églises de ces prêtres anglicans et les sanctuaires catholiques romains ; on y trouve des tabernacles pour le Saint-Sacrement, des autels dédiés à la Vierge, des statues de saints et même des confessionnaux. Quant à la liturgie, elle est pleinement catholique d'esprit et la messe y est parfois chantée ou dite en latin. »

Ce passage de l'article analysé confirme donc tout ce que nous avons dit, ici même, à plusieurs reprises. Mais nous sommes d'autant plus surpris et déroutés en constatant que ces mêmes anglicans, qui se confondent presque avec nous, acceptent de voisiner dans la même Eglise avec des pasteurs et des fidèles d'une toute autre mentalité : il y a des ministres anglicans — notre article dit : *prêtres*, mais nous évitons ce mot qui nous paraît impropre — qui n'admettent pas la naissance virginale du Christ ni la résurrection du Seigneur. Un évêque anglican, tel que Barnes, évêque de Birmingham, niait ouvertement ces dogmes et n'a jamais été excommunié par son Eglise. On rencontre couramment des ministres anglicans dont les doctrines ne diffèrent en rien de celles des protestants des « Eglises libres », et l'on sait que sous ce terme on désigne, en Angleterre, les Eglises dissidentes, les méthodistes, les baptistes, etc. Et nous verrons un peu plus loin que des anglicans ont accepté d'avoir des « services religieux » en commun avec des non-conformistes.

En somme, *le sens de l'unité* reste faible, au sein de l'Eglise anglicane. Et notre article remarque qu'il est plus facile de comprendre l'Eglise luthérienne de Suède ou l'Eglise calviniste de Hollande, dont l'uniformité est tout de même plus grande !

Alors que penser des anglicans ? Faut-il se hâter de juger et de condamner ? Notre auteur ne le croit pas. Il plaide la cause anglicane. Il fait appel à la mentalité anglo-saxonne.

« Le catholique français du continent qui étudie l'Eglise d'Angleterre, rencontre exactement les mêmes difficultés quand il essaie de comprendre la constitution anglaise, le socialisme anglais, la législation anglaise. »

C'est que l'Anglais n'attache en général que peu d'intérêt au triomphe des doctrines abstraites, logiques. « La mentalité anglaise est empirique, pratique, pragmatique. » Le mariage d'une princesse, voilà un fait concret. L'anglican s'émeut. Mais justement c'est ici que les divisions s'accusent. Il en est qui ne peuvent admettre le divorce et le remariage du divorcé et il en est davantage encore qui n'y voient rien à condamner. Seulement, comme il s'agit d'une famille qui est le décor et le *decorum* de tout un peuple, il est des esprits ou plutôt des cœurs qui se révoltent, s'indignent, et refusent leur accord. Et il en est d'autres, dans la même Eglise, qui auraient été prêts à accorder la bénédiction nuptiale au futur couple !

Pour nous, catholiques, l'unité demandée par le Christ est avant tout l'*unité de foi*. La plupart des anglicans, au contraire, attachent moins d'importance aux dogmes et sont plus tolérants vis-à-vis des chrétiens dont la foi est différente de la leur. Un anglican laissera même volontiers en suspens, dans son esprit, certains points dogmatiques. Il peut rester dans la vague au sujet de la Vierge, de sa virginité, de sa maternité divine, à plus forte raison, de sa parfaite sainteté et de sa conception immaculée. Et il expliquera son cas en ces termes :

« Je ne vois point quelle différence pourrait résulter pour ma vie, que je croie ou non à l'Assomption de la Vierge Marie. Ce qui importe, c'est que je vive en bon chrétien ; or cela, c'est l'amour de Dieu et du prochain, la fréquentation de l'église et la prière, la pratique de la justice et de l'honnêteté dans ma vie journalière, la foi dans le Christ et la Sainte Trinité. »

On voit à quoi se ramène le sens de l'unité chez un anglican. Mais alors, on ne comprend toujours pas. En effet, si ce minimum suffit, pourquoi l'anglican veut-il se différencier des « dissidents » ou non-conformistes ? Eux aussi, ils réduiraient volontiers leur christianisme à cette religion « moralisante » : l'amour de Dieu et du prochain, ce qu'on appela chez nous, après Lareveillière-Lépeaux, la *théophilanthropie*, la fréquentation de l'église, la prière, la justice et l'honnêteté, etc. Si les anglicans se disent plus « compréhensifs » que nous, pourquoi maintiennent-ils une barrière entre eux et les méthodistes et les baptistes, voire les quakers, etc. ?

Mais nous sommes en face d'un phénomène bien anglo-saxon : l'anglican est né dans son Eglise. Il y a été élevé. Il en déduit que c'est la Providence qui l'a voulu ainsi et qu'il irait contre la volonté particulière de Dieu à son égard s'il la quittait.

« Je reste anglican, lui fait dire notre auteur, parce que je suis pleinement convaincu que Dieu le veut ainsi... Si j'étais né dans une famille catholique romaine en Pologne, la meilleure chose pour moi eût été, sans doute, que je demeurasse catholique romain.

« Je considère l'Eglise d'Angleterre comme faisant partie de l'Eglise, Une, Sainte, Catholique et Apostolique, et je pense que nous valons autant que toute autre branche de l'Eglise L'Eglise anglicane convient à ma culture ; en nulle autre, de ce point de vue, je ne me sentirais chez moi *(at home)*. Je suis Anglais et l'Eglise anglicane est non seulement l'Eglise établie en mon pays,... mais elle incorpore mieux que toute autre les traditions culturelles de mon pays, beaucoup mieux assurément que ne le peut l'Eglise romaine, qui est de culture italienne et latine... »

En fin de compte, les anglicans sont fiers d'être comme la *via media* entre Rome et Genève. Une sorte de pont entre les Eglises, un milieu entre deux extrêmes : *in medio stat virtus !*

Arrêtons ici cette analyse. Il est clair qu'elle ne saurait nous convaincre et que nous avons même peine à la comprendre, au sens de « prendre au sérieux ». Mais il y a ici deux écueils à éviter : le premier serait de tomber dans une sorte d'*indifférentisme dogmatique*, en admettant même un instant, que les anglicans aient raison dans leur attitude, telle qu'on vient de la définir, — et le second serait de croire que l'Eglise anglicane soit privée de l'action de l'Esprit-Saint. Rappelons-nous toujours que le pape Alexandre VIII, par décret en date du 7 décembre 1690, condamna 31 propositions, au nombre desquelles il y avait la suivante :

« Les païens, les juifs, les hérétiques et les autres de cette sorte ne reçoivent absolument aucun influx *(influxum)* de Jésus-Christ : et l'on doit conclure de là qu'en eux il n'y a qu'une volonté nue et impuissante, sans aucune grâce suffisante ».

II

Conversions en Angleterre

Nous aurions tort de croire d'autre part que tous les anglicans sont aussi insensibles à la rectitude de la foi et au devoir de l'unité chrétienne. Dans le n° d'octobre 1955 de la *Herder-Korrespondenz*, nous trouvons les notes suivantes, sous la rubrique : « *Ecclésiastiques anglo-catholiques convertis* ».

Le 7 septembre 1955, dans l'église des jésuites de Londres, Farmstreet, un curé anglican, Walton Hannah, — le quatrième curé anglican, depuis que la question de l'union de la Fédération du sud de l'Inde avec l'Eglise anglicane a été soulevée —, a prononcé son abjuration. Les trois autres étaient Charles Mead-Briggs, John Hepburne-Smith et Kenneth Dain. On estime à 15 ou 20 le nombre des ministres anglicans qui doivent abjurer le mois prochain [1].

Le ministre Walton Hannah est l'auteur de deux ouvrages sur la franc-maçonnerie en Angleterre : *Ténèbres visibles* et *Chrétiens par degré*. Dans ces livres, il dénonçait le danger que la franc-maçonnerie fait courir au clergé anglican. L'indifférentisme dogmatique, en effet, fut, dès l'origine, l'un des traits les plus marquants de la franc-maçonnerie anglaise. D'après ses recherches personnelles, Walton Hannah estime qu'environ 1000 évêques et curés anglicans sont inscrits à la franc-maçonnerie. Et c'est pourquoi, dès 1951, étant encore ministre anglican, il avait fondé un groupe de protestation, à la suite d'un grand festival qui s'était déroulé à Hyde Park et au cours duquel un service divin avait été organisé en commun par des anglicans et des non-conformistes. Le groupe de protestation prit le nom de « Groupe de l'Annonciation », du nom de l'Eglise anglo-catholique de Bryanstone Square.

On croit que ce groupe a réuni environ 2.000 membres, mais il est probablement excessif de dire,

[1] Notons que la radio française, à propos du projet de mariage de la princesse Margaret, a parlé récemment de 400 ministres anglicans qui voulaient se rallier à Rome. — Sur la conversion de Walton Hannah, et ses motifs, voir *Documentation catholique* du 30 oct. 1955

avec certains journaux, qu'il s'agit là de 2.000 futurs convertis. L'abjuration du ministre Hannah et des autres convertis récents ne peut être considérée comme l'indice d'une conversion massive de l'Eglise anglicane, pas même de son aile d'extrême droite, la plus proche du catholicisme. Il s'agit cependant d'hommes qui ne peuvent plus s'en tenir à cette mentalité, décrite au paragraphe précédent, d'hommes qui se sentent troublés dans leurs consciences par les tendances « pan-protestantes » de l'anglicanisme moderne et qui se sentent pressés de rejoindre le royaume de l'unité, qui est l'Eglise romaine. Le 9 avril dernier, le ministre Hannah avait adressé au *Tablet* une lettre signée « *Pastor anglicanus* » et qui fut l'occasion d'un assez long échange de lettres dans la même revue. On y examinait : 1° le grave problème du retour en masse des Anglo-Catholiques à l'Eglise romaine ; 2° celui du mariage des prêtres ; 3° celui de la validité des ordinations anglicanes ; 4° enfin celui de la possibilité d'une liturgie en langue anglaise. A maintes reprises, au cours de cette discussion, on cita l'exemple récent des pasteurs luthériens convertis, auxquels Rome a concédé le maintien du mariage, alors même qu'ils étaient ordonnés prêtres à Mayence.

Dans une autre section du même n° de la *Herder-Korrespondenz*, des renseignements nous sont donnés sur le mouvement des conversions en Angleterre. A l'occasion du Congrès annuel de la « *Pax Romana* », Mgr Gordon Wheeler, lui-même converti de l'anglicanisme, a rappelé [2] les quatre courants qui ont formé l'Eglise catholique d'Angleterre d'aujourd'hui : 1° il y eut la période des Catacombes, qui dura 200 ans, au sein duquel se forma le premier courant, grâce à la fondation des séminaires anglais sur le continent, par William Allen, au XVI[e] siècle ; — 2° le second courant fut l'influence des prêtres français émigrés en Angleterre, au nombre de 8.000, sous la Révolution et on peut y ajouter les émigrés de la seconde Guerre mondiale, qui donna aux Anglais le spectacle de la vie catholique ; 3° il faut nommer en troisième lieu le courant sorti de l'émigration irlandaise . le Congrès salua cette évocation de vastes applaudissements ; — et 4° enfin, le dernier courant est celui que nous voyons se dessiner de nos jours, mais dont l'origine remonte à la retentissante conversion de Newman, en 1845.

L'Eglise catholique d'Angleterre s'enrichit constamment de l'apport des convertis anglicans ou dissidents. D'après Mgr Wheeler, on compte 12 à 13.000 conversions par an. La fusion de ces éléments divers ne s'est pas opérée sans difficulté et il y a fallu la victoire, au sein des anglicans, sur de nombreux préjugés inhérents au caractère anglais lui-même. L'article conclut que même au sein de l'Eglise catholique d'Angleterre, une certaine « insularité » est toujours à vaincre.

III

Le renouveau liturgique en Allemagne

C'est encore à la *Herder-Korrespondenz*, même numéro, que je vais emprunter quelques détails au sujet du *Second Congrès liturgique allemand* tenu à Munich, du 29 août au 1[er] septembre 1955, sur le thème : « *Liturgie et piété* » et en présence de 20 évêques et abbés, de plus de 2.000 participants, dont 1.300 ecclésiastiques, et des délégués de 13 pays étrangers.

L'une des interventions les plus remarquées fut celle du grand liturgiste Josef A. Jungmann, S. J., d'Innsbruck. Il traita surtout deux questions : « Qu'attend l'homme moderne de la liturgie et quels devoirs s'imposent au mouvement liturgique actuel ? »

Certes, nous devons bénir le ciel de ce que la messe, surtout celle du dimanche, est restée une grande chose dans la vie de l'Eglise. Mais il faut reconnaître que ce résultat a demandé des efforts. Pourquoi ? Parce que, dans la période précédente, s'était élevé peu à peu un mur invisible entre l'autel et la nef de l'église. Les regards des assistants se voilaient. On savait qu'il se passait un grand mystère, mais le prêtre se séparait de son peuple, pour accomplir des rites et dire des formules que nul ne comprenait plus. Pouvons-nous ramener ce peuple à la réalité magnifique de sa messe ? Ou devons-nous lui demander simplement d'être présent corporellement, tandis que sa pensée, la plupart du temps, est loin ? Si l'on répond que la messe est une fin en soi, que ce n'est pas le moment de la piété individuelle ni d'une rénovation intime de l'âme, que la liturgie est une fonction qui doit être accomplie, quoi qu'il arrive, nous nous heurtons à la parole de saint Pie X, qui a dit : « Là, dans la réunion commune devant Dieu, dans la participation effective aux saints mystères, là se trouve la véritable et la première source de la piété. »

Objectera-t-on que l'emploi de la langue latine s'oppose invinciblement à ce que le rite de la messe soit bien compris ? — Mais il serait faux de prétendre que la question de langue soit la plus importante. La langue ne suffirait pas, sans le cœur. Ce n'est pas la langue qui est devenue étrangère à la foule, mais *tout un monde conceptuel*, qui contraste avec les préoccupations dominantes du siècle. Que faire donc ? Creuser plus profond, pour retrouver le besoin essentiel des âmes, pour éveiller la faim des âmes. Et c'est le but que poursuit le renouveau liturgique. Ce ne sont pas seulement les villes qui sont matérialisées. C'est tout l'homme de ce siècle. Et pourtant, il garde, en son tréfonds, une aspiration vers l'infini, vers Dieu, vers le salut, qu'il faut à tout prix satisfaire. *La vie religieuse de ce temps sera substantielle ou elle ne sera pas.*

C'est que chaque temps doit participer au mystère eucharistique à sa manière propre. Notre temps a des facilités qu'on n'avait pas jusque-là. Le missel est accessible à tous. L'éveil de l'esprit populaire en vue de la participation aux mystères est accompli. Les rôles sont distribués et des habitudes sont déjà prises. La liturgie n'est plus un musée, une collection archéologique, *elle recommence à faire partie du présent.*

De grands espoirs sont désormais permis. La liturgie certes ne suffit pas à elle seule. Elle n'est pas tout. Mais elle est devenue partie essentielle et privilégiée du ministère pastoral. Mais *il reste à en faire un travail des profondeurs.*

Après Jungmann, ce fut Fritz Hofmann, de Wurz-

[2] Le Congrès de la *Pax romana*, le 25[e] du nom, s'est tenu à Nottingham, du 17 au 25 août 1955, sur le thème suivant : *De l'Université à la Vie.*

bourg, qui se chargea de prolonger les lignes et de montrer les conditions auxquelles la liturgie et la piété arriveront au parfait accord que tous doivent désirer. Hofmann, pour sa démonstration, eut recours à l'Ecriture et aux Pères. La piété eucharistique, dit-il, a évolué à travers les siècles. Dans le premier millénaire, c'était le rite eucharistique, en son accomplissement, qui était au premier plan. Plus tard, ce fut le rite accompli qui l'emporta [3]

Si le mouvement liturgique actuel doit avoir tout son développement et porter tout ses fruits, il faut qu'il se replonge dans les origines. Autrement « tous les essais liturgiques modernes redeviendront rapidement chose morte par le seul mouvement de la répétition ». Dans les temps modernes, la piété chrétienne s'est portée principalement sur la vie terrestre du Christ, sur l'œuvre de la rédemption et sur la divinité du Christ.

On peut dire que la foi en Jésus ressuscité, la foi en Jésus régnant au ciel a été relativement moins vivante. « Nous croyons ne pouvoir assez dire que la Résurrection et l'Ascension et par là-même l'humanité glorifiée du Christ et son influence profonde dans l'œuvre de notre salut se trouvent, dans la pensée de la plupart des fidèles et sans doute aussi des membres du clergé, en marge ! » Or, il ne saurait y avoir de doute que dans les temps primitifs, c'est-à-dire à l'époque où notre liturgie a pris ses formes et reçu son empreinte définitive, les chrétiens étaient tout remplis de la pensée du Christ ressuscité, monté au ciel et assis à la droite du Père, en tant qu'intercesseur pour nos âmes. C'est de cette conviction que la liturgie est toute pleine et elle ne peut être bien comprise sans cela. Hofmann veut donc que dans chaque assemblée au sein de laquelle la liturgie missale est célébrée, on parle et reparle de cette médiation royale du Christ. Et l'on ne peut pas davantage comprendre l'eucharistie sans la foi au corps mystique du Christ ressuscité. Au sein de ce corps, le Christ est une force vivante et présente. Mais ce n'est qu'en tant qu' « élevé » aussi bien sur la Croix qu'à la droite du Père, qu'il exerce son union mystique avec ses disciples. C'est cette union qui ouvre la voie à une intelligence exacte de l'Eglise :

> « Cette intelligence de l'Eglise en tant que corps du Christ est, pour l'action liturgique et pour la piété eucharistique, si essentielle que tous les efforts en vue d'un renouveau liturgique ne peuvent atteindre leur but, aussi longtemps que la communauté chrétienne n'est pas amenée à une pénétration vivante de cette vérité. »

L'Eglise, en tant que communauté, existe *avant* le chrétien individuel. Ce n'est que dans l'Eglise que son unité avec le Christ se réalise. Malheureusement cette vérité demeure encore largement étrangère à l'esprit du chrétien. On ne voit l'Eglise que dans son organisation extérieure et dans sa structure hiérarchique. Mais l'Eglise est avant tout source de vie sacramentelle. Tous les sacrements sont administrés en elle, sous forme communautaire. La piété eucharistique ne doit donc pas être considérée ni vécue seulement comme une piété personnelle du chrétien individuel avec le Christ. La concevoir ainsi, c'est la rétrécir. Et une telle dévotion ne peut s'inspirer ni du Nouveau Testament, ni de la tradition ecclésiastique.

En conclusion, Hofmann dénonça les principaux défauts qui peuvent se présenter dans la célébration de la messe : 1° l'attention de l'assistance portée surtout vers le célébrant et vers le chœur ; 2° la lecture des textes destinés au peuple, faite uniquement pour elle-même, en langue « étrangère », — il s'agit surtout des textes suivants : collecte, épître, évangile, graduel, offertoire, etc. ; 3° chant d'un cantique alors que le prêtre récite le *Gloria* ou la Préface ; 4° distribution de la communion en dehors de la messe, ou avec les hosties consacrées à une autre messe [4] ; 5° mise au premier rang du culte d'adoration eucharistique, de telle sorte que la Messe n'en apparaisse plus que comme un préalable nécessaire.

A la suite de ces deux importantes communications, on remarqua encore le rapport de Theo GUNKEL, de Leipzig-Lindenau, qui exposa les expériences faites dans sa paroisse. Il ne donna aucunement cette paroisse comme un modèle et se contenta d'énumérer les conditions pratiques indispensables à une bonne célébration eucharistique. Il en énuméra cinq principales : 1° laisser une place au recueillement, au silence et à la prière intérieure, — la liturgie, en effet, est faite de paroles et de silences alternés. Il faut donc que la piété extérieure s'unisse à une piété intérieure. Pour cela, le style du service religieux doit être coulant et calme : pas de longueurs, pas de pauses inutiles, pas de « trous ». Et cependant pas de précipitation et de l'air entre les parties.

— 2° Grande attention notamment à la *Collecte* ; elle est précédée du salut réciproque (*Dominus vobiscum... Et cum spiritu tuo*), — appel à la prière, un temps de court silence, — puis récitation de la formule de la *Collecte*. Cet exemple vaut pour le reste de la messe.

— 3° Toute la section de la grande prière qui suit le *Sanctus* doit rester un temps de profond silence et ce silence sera suivi de l'*Oraison dominicale*.

— 4° L'orgue et l'organiste doivent être formés à alterner le silence et la musique. Ne pas oublier que la nature a horreur du vide.

— 5° La contexture de la messe jusqu'à l'Evangile exclut les « annonces » de toute espèce qui, trop souvent y ont pris place. Ces « annonces » sont intolérables après l'Evangile. *Elles auraient leur place à la fin du service divin*.

[3] Je suppose que l'orateur a voulu dire ceci : Durant les dix premiers siècles, le rite même de la messe occupait toute la place et nourrissait entièrement la piété chrétienne. Plus tard, la piété se porta vers le Saint-Sacrement conservé dans l'église, et se traduisait notamment par des bénédictions du Saint-Sacrement, des processions, etc.

[4] A ce propos, toutefois, il est bon de rappeler l'*enseignement explicite* de Pie XII, dans *Mediator Dei*.

« Cependant, il n'est pas rare qu'il se présente des motifs de distribuer la Sainte Communion, soit avant, soit après le Sacrifice lui-même, encore — bien que l'hostie soit distribuée aussitôt après la communion du prêtre — de faire cette distribution avec des hosties consacrées auparavant. Même dans ces conditions..., *le peuple participe* NORMALEMENT *au Sacrifice eucharistique*, et il n'est pas rare qu'il puisse ainsi plus facilement s'approcher de la Table sainte ». (Cf. *Doc. cath.*, n° 1010, 15 février 1948, col. 229.)

Le même rapporteur a recommandé ensuite les prières pour les besoins de la communauté, l'esprit de simplicité et de chaleur, sans recherche de sentimentalité et en fuyant toute vulgarité ; enfin il traite avec bon sens le mélange nécessaire de l'emploi du latin — comme moyen d'union à l'universel — et de la langue du pays, comme moyen d'intelligence des saints mystères. Sa conclusion était que les efforts des pasteurs doivent tendre à former les communautés particulières à l'esprit liturgique, sur une base de solide théologie et de haute piété.

Le Congrès s'acheva par une demande adressée au Saint-Siège, pour qu'il soit permis au célébrant, dans les messes communautaires — celles du dimanche — de chanter ou lire lui-même, immédiatement, l'épître et l'évangile dans la langue du pays.

Nous ignorons la réponse faite à cette demande qui intéresse toutes les Eglises.

IV

Population et alimentation mondiales

Un problème constamment remis sur le tapis est celui de la *production alimentaire* en relation avec l'accroissement rapide et constant de la *population mondiale*. Ce problème a été traité avec ampleur et compétence dans *Neues Abendland* de juillet 1955, par Herbert Auhofer, et son article a été, en ses parties principales, reproduit par l'*Osservatore romano* du 23 septembre. Nous en donnons à notre tour les idées et les données à retenir.

On sait que le célèbre Malthus, économiste anglais du XVIII[e] siècle, avait, en 1798, élaboré une théorie en vertu de laquelle, à l'en croire, les possibilités d'accroissement de l'alimentation ne pourraient suivre celles de l'accroissement de la population. Cette dernière, selon lui, affectait la forme d'une progression *géométrique*, tandis que la progression de l'alimentation n'était qu'*arithmétique*. Il précisait en disant que la population du globe *double* tous les 25 ans. La production alimentaire ne pouvait donc suivre ce rythme. On allait droit à la famine. Peut-on dire que ses prévisions se sont réalisées ? Pas entièrement. En effet, il s'est écoulé 6 fois 25 ans depuis lors. La progression géométrique étant la suivante : 1-2-4-8-16-32, il s'ensuivrait que la population de nos jours devrait être 32 fois plus forte que de son temps, et en 1975, 64 fois. On devrait donc avoir entre 55 et 60 milliards d'êtres humains, dès maintenant. Mais nous n'en sommes qu'à 2,5 milliards. La production alimentaire au contraire va jusqu'ici, depuis Malthus, plus vite que l'augmentation de la population. Tandis que cette dernière s'accroît de 1,2 % par an, la production alimentaire augmente chaque année de 3,5 % par an, donc presque trois fois plus que la population. Les craintes de Malthus ne se sont donc pas réalisées.

Mais ce n'est pas là qu'est le danger. C'est plutôt dans le décalage entre les peuples. Si nous regardons le groupe Etats-Unis, Europe occidentale, nous remarquons un accroissement constant du bien-être, malgré l'accroissement parallèle de la population. Dans la République fédérale allemande, pays de l'auteur de l'article, le revenu moyen des ouvriers, employés et fonctionnaires a augmenté, entre 1950 et 1954, de 24,9 %, alors que le coût de la vie n'augmentait que de 8 %. Dans tous les pays de puissante industrie, il en est de même. On peut admettre que tous les pays atteindront bientôt ce qu'on peut appeler « le standard de luxe », tel qu'il existe déjà soit en Suède soit aux U.S.A. Déjà, en beaucoup de pays, les familles d'ouvriers elles-mêmes ne considèrent pas comme un rêve inaccessible d'avoir une automobile, un frigidaire, une machine à laver. S'il existe toutefois une distance notable entre riches et pauvres, une répartition relative de la richesse se fait au moyen des institutions sociales : assurances et allocations familiales.

Mais attention ! il y a un grave décalage entre les peuples : il y a les peuples qui ont faim et les peuples repus ! Les chiffres, ici, sont éloquents. L'Asie abrite, à elle seule, 53 % de la population mondiale, alors qu'elle n'a que 10,5 % du revenu mondial. L'être humain, en ces contrées est donc cinq fois moins bien pourvu qu'il ne devrait l'être, et dix fois moins que les pays les plus favorisés. En effet, l'Amérique du nord avec 9 % seulement de la population mondiale encaisse 43,6 % du revenu mondial. Prenons ensemble les U.S.A. et l'Europe occidentale : ils représentent 25,6 % de la population, mais possèdent 70,9 % du revenu mondial.

« Si l'on supposait dans ce groupe une répartition approximativement égale de la richesse, il s'ensuivrait que le standard de vie, en Europe occidentale et en Amérique du nord, serait presque *sept fois plus élevé* qu'en Asie, Afrique, Russie et Amérique du sud. »

En fait, la différence entre les deux extrêmes : U.S.A. d'une part et Chine d'autre part, est beaucoup plus grande et c'est dans ce décalage qu'il faut encadrer le grave problème du communisme mondial.

Il suit de là que dès maintenant, « quatre cinquième de l'humanité vivent à un niveau inférieur ou à la limite du minimum vital ». Il y a une « ligne de la faim », au sein de la population mondiale. Or, quatre-cinquièmes sont sur la ligne ou au-dessous d'elle. L'autre cinquième mange à sa faim, ou possède des automobiles et des postes de télévision. John Boyd Orr, premier directeur général de l'Organisation mondiale pour l'alimentation (F.A.O.), et prix Nobel de la paix, en 1949, a pu intituler un livre : « *Seuls les riches seront-ils rassasiés?* » C'est un fait que les Européens occidentaux et les Américains du nord consomment plus de 3.000 calories par jour, tandis que la plupart des autres hommes doivent se contenter de moins de 2.200. En Chine, aux Indes, au Japon, en Afrique du nord et en Amérique latine, il existe de gigantesques zones de la faim, et ce sont justement ces zones où la natalité est la plus forte. Le plus fort excédent de naissances est enregistré au Vénézuela (33 pour 1000), au Mexique (29), Israël et l'Egypte (25), au Canada (19), tandis que la France n'a que 7 pour 1000, l'Allemagne fédérale, 4,5, l'Autriche, 2,9, l'Allemagne orientale, 2,3.

Le point le plus tragique de ce problème, conclut l'auteur, c'est que la faim pourrait être supprimée. Ce ne sont pas les vivres qui manquent, c'est la distribution qui est inégale. Il y aurait d'immenses progrès à faire en agriculture aux Indes, au Brésil, en Chine même ; là, on pourrait utiliser 300 millions d'hectares alors que 90 millions seulement sont cultivés. Aux Indes, si l'on

détruisait l'absurde « culte de la vache », on aurait en quantité de la viande, et du fumier en plus.

Les estimations au sujet de la population que la terre peut nourrir vont de 6 à 20 milliards. L'évaluation reconnue généralement comme la meilleure est celle de W. Hollstein, qui estime à 13,3 milliards le nombre d'êtres humains que notre globe peut nourrir. Mais il reste que le problème capital est celui de la *répartition* et tous les efforts de l'O.N.U. devraient tendre à lui trouver une solution adéquate par *l'aide aux nations sous-développées*. Là se fera une véritable application de la Charte de l'Evangile !

V

Essais de lecture du cerveau

Dans la Revue *Science et Avenir* d'octobre 1955, R. Maurel fait une étude très intéressante sur ce thème : *Comment fonctionne le cerveau?* Il y donne les résultats acquis par Grey Walter, auteur d'un ouvrage intitulé « *Le Cerveau vivant* ».

Chez les anciens, on ne situait pas la pensée dans le cerveau, mais soit dans le cœur, le foie, les reins, soit au-dessus et au-dessous du diaphragme. Ce n'est que depuis la Renaissance que les anatomistes se sont portés vers l'examen du cerveau. Actuellement on situe le siège de la pensée dans la « matière grise » : environ 1.450 gr., chez l'homme et 150 gr. de moins chez la femme. Ce fut surtout David Hartley (1705-1757) qui, le premier, rattacha les phénomènes mentaux à des « vibrations » et « sous-vibrations » du cerveau. Galvani, en 1791, démontra la possibilité d'une excitation électrique des tissus animaux. Enfin, en 1875, l'Anglais R. Caton affirma que *le cerveau lui-même produit des courants électriques*. Il n'y avait donc plus qu'à essayer de capter ces courants.

Le précurseur dans cette voie fut l'Allemand Berger, qu'on peut appeler le père de *l'encéphalographie* (1928-1929). Depuis ses découvertes, on n'a cessé de perfectionner les appareils destinés à saisir et à enregistrer les courants électriques émis par le cerveau, à l'occasion de la pensée. Les enregistrements obtenus sur des bandes se présentent sous forme de lignes très serrées et très zigzagantes. Quels résultats a-t-on d'ores et déjà obtenus ? Certes, l'on n'est pas arrivé — et l'on n'arrivera sans doute jamais — à lire la pensée sur la bande d'enregistrement. Pour expliquer nettement ce que l'on veut dire par là, prenons un exemple : il sera peut-être possible un jour de lire sur un encéphalogramme si tel sujet songe à un thème *excitant*, ou *déprimant*, à un grand homme ou à un homme quelconque, mais on ne pourra sans doute jamais dire : il pense à la béatitude céleste, ou au purgatoire ou à l'enfer, il songe à César, Alexandre, Charlemagne ou Napoléon, il songe à Hacques, son voisin, ou à Marie, sa voisine.

En fait, les encéphalogrammes obtenus jusqu'ici sont extrêmement complexes. Et plus les appareils sont perfectionnés, plus cette complexité augmente. Un fait acquis est le suivant : *on peut distinguer un cerveau sain d'un cerveau malade*.

« A l'heure actuelle, des enregistrements électro-encéphalographiques convenablement déchiffrés par les spécialistes permettent non seulement de localiser de façon précise des tumeurs, blessures et autres lésions physiques du cerveau, mais aussi de déceler certains troubles mentaux. »

On a été plus avant. On a commencé à classer les courbes qui se chevauchent dans un encéphalogramme. Ces courbes on les a appelées des *rythmes cérébraux*. Le plus important est le rythme *alpha*, qui est régulier, caractéristique de l'activité de base du cerveau et dont les impulsions inscrites sur les bandes sont de l'ordre de 40 à la seconde. Ces ondes sont particulièrement nettes quand le sujet, au repos, tient les *yeux fermés*, — comme le font d'instinct les personnes plongées dans la méditation ou la prière. — Cette remarque n'est pas dans l'article, mais paraît s'imposer. — Dès qu'on ouvre les yeux, ces ondes s'affaiblissent considérablement. Le rythme *delta*, dont les pulsations sont de l'ordre de 7 à la seconde, n'est pas constant. On l'observa pour la première fois chez les épileptiques. C'est aussi le rythme qui domine durant le sommeil. Chose inattendue, c'est aussi le rythme le plus fréquent chez les jeunes délinquants et les enfants anormaux. On en a conclu que c'est le rythme de la maladie, du sommeil, de la « suggestibilité ». Les délinquants seraient donc surtout des « *ductiles* », terme qui a l'avantage de commencer par la même lettre que le rythme *delta*.

L'un des instruments les plus utiles dans l'étude des rythmes et des troubles qui peuvent les affecter, a été le *stroboscope*, qui permet de déclencher, chez les épileptiques, les crises que l'on veut étudier ; c'est un appareil produisant des alternances rapides de lumière et d'ombre. On comprit alors que des automobilistes aient été gravement incommodés par des intermittences fortuites de lumière et d'obscurité, comme il arrive dans un défilé d'arbres. Il peut se faire alors qu'on perde le contrôle de la voiture, parce que le soleil fait l'effet du *stroboscope* et, en coïncidant avec les rythmes cérébraux du conducteur, les trouble gravement.

On en est venu ensuite à déterminer d'autres rythmes et l'on a découvert celui de la *frustration* aboutissant à des sentiments d'impatience et de colère, ou de tristesse et de déception. C'est ce qu'on a appelé les rythmes *thêta*.

On put dès lors passer à l'étude encéphalographique des *caractères*. Deux rythmes surtout, les *alpha* et les *thêta* ont été assez étudiés pour qu'on puisse mettre en lumière leurs relations étroites avec la personnalité. Ces rythmes varient de personne à personne, mais ne varient pas — ou très peu — dans la même personne, après l'âge de 14 ou 15 ans. On pourrait donc admettre une identification des individus par les encéphalogrammes comme avec les empreintes digitales ou les groupes sanguins.

Les personnes entêtées, agressives, ayant mauvais caractère, sont des personnes à prédominance des rythmes *thêta*. Si une jeune fille à prédominance *alpha* se marie avec un jeune homme à prédominance *thêta*, il y a des chances pour que cela fasse un ménage désuni et malheureux !

On a, d'autre part, pu établir des différences notables entre les *visuels*, les *non-visuels* et les *moyens*. On appelle les *visuels purs* type M, les auditifs-tactiles type P, et les moyens type R. C'est ce dernier le plus répandu. Mais un M marié à une P fera mauvais ménage presque sûrement. Et Grey Walter propose, mi-sérieusement, mi-plaisamment,

que les jeunes mariés et aussi les jeunes diplomates soient soumis à un test à ce sujet. Il a été démontré toutefois que *par la volonté on peut vaincre les impulsions* provenant du type auquel on appartient. L'éducation a donc une importance immense. Mais, justement, les enfants devraient être classés d'après leurs encéphalogrammes. Bien des enfants anormaux pourraient être guéris, si on leur appliquait des méthodes correspondant à leurs déficiences. Un non-visuel aura peut-être de la peine à apprendre à lire. Il pourrait devenir un génie si on le traitait comme il convient.

Il y a là tout un monde d'observations qui ne font encore que commencer. Il est probable qu'on assistera, dans les prochaines années, à de nouvelles et importantes découvertes dans ce genre de lecture des cerveaux.

L'auteur de cet article estime que c'est dans le domaine pédagogique que les résultats les plus intéressants peuvent être obtenus. Grey Walter cite le cas d'un enfant que les tests d'intelligence avaient classé sans recours comme déficient, mais dont l'encéphalogramme accusa le type P très prononcé, c'est-à-dire *non-visuel.* Instruit par des méthodes appropriées à un penseur abstrait, il pouvait devenir un mathématicien de grande classe.

Verrons-nous un jour, dans les écoles et les lycées les enfants divisés en types M., P., R., avec des enseignements adaptés à chaque type ? Il est certain que l'on arriverait à des résultats intéressants en variant les méthodes selon les types donnés.

Et pour le mariage, au lieu de prendre des renseignement « confidentiels » sur le futur ou la future, pourra-t-on un jour demander l'encéphalogramme de la mariée et du marié en instance d'union, pour savoir s'ils s'entendront ou non ? Au surplus, même si les encéphalogrammes sont positifs dans le sens de l'entente conjugale, il restera toujours aux jeunes époux de la *vouloir*. Les expériences faites au stroboscope ont prouvé que le sujet peut lutter contre les mauvais sentiments que déclanche l'appareil, et cette possibilité de contrôle a été elle-même enregistrée. Il restera donc toujours un rôle de premier plan à jouer pour la morale et, par conséquent, pour la religion !

VI

Le premier satellite artificiel

Une grande émulation s'est emparée des puissances rivales, U.S.A. et U.R.S.S. dans la conquête de l'espace. Cette compétition est tout de même moins dangereuse que celle de la multiplication des armes atomiques. Ce sera au cours de l'année géophysique que sera lancé le premier satellite artificiel. Il est possible, du reste, qu'on soit obligé d'en lancer plusieurs. On parle déjà, en effet, de 6 à 10. Les Américains sont prêts et ont annoncé officiellement leurs desseins. Les Russes, craignant d'être en retard, ont déclaré aussitôt qu'ils y songeaient depuis longtemps.

Tout de même, il faut bien se mettre dans l'esprit que l'on commencera petitement. Le ou les satellites projetés seront de dimension modeste. On est encore bien loin de songer à leur confier des voyageurs. Ils seront simplement chargés d'instruments enregistreurs de toute nature et on compte beaucoup sur les observations, que l'on pourra ainsi obtenir, pour éclairer certains problèmes concernant la prévision du temps et bien d'autres encore. Jusqu'ici, en effet, on a fait des observations par des appareils situés soit dans des ballons-sondes soit dans des fusées stratosphériques. Mais la durée d'observation dans les fusées ne dépasse pas quelques minutes et les ballons-sondes ne s'élèvent pas au-dessus de 30.000 mètres.

« Or, ce que le géophysicien a besoin de connaître ce ne sont pas des valeurs instantanées de certaines grandeurs, mais leur évolution sur de longues périodes. Ainsi, le Soleil nous envoie des rayons ultraviolets qui sont absorbés plus ou moins fortement à certains niveaux de l'atmosphère, où ils provoquent la formation de couches ionisées... »

Nos lecteurs se souviennent de ce qui leur a été dit ici-même de l'ionosphère, qui réfléchit les ondes hertziennes et permet ainsi la propagation des ondes courtes à longue distance. L'intensité de ce rayonnement ionisant des rayons ultraviolets varie de 1 à 1000, variations, croit-on, qui influent sur le temps. Il y a donc des observations d'un intérêt capital à faire au-delà de la région ionisée, c'est-à-dire aux confins de l'atmosphère. On espère que ces observations permettront la prévision du temps à longue échéance et, par conséquent, aussi de la formation des cyclones, des périodes de pluies ou de sécheresse. On pourrait de la sorte prendre des mesures de précaution contre les catastrophes ayant pour cause les conditions atmosphériques.

Les conditions de lancement du satellite ont été établies par le physicien américain S. F. Singer, professeur adjoint à l'Université de Maryland. Singer est spécialisé dans l'étude des radiations et des corpuscules venus du Soleil et des étoiles. Il a participé aux études par les fusées et en connaît fort bien les résultats. Il a dénommé son futur satellite M.O.U.S.E., un mot qui signifie *Souris*, mais qui est formé des mots anglais qui veulent dire *Satellite de la Terre sans passager et d'orbite minima* [5]. Mais le mot Souris est si joli qu'il mérite de rester.

La « Souris » emportera une vingtaine de kilos d'instruments. Son poids sera de 50 kg et son diamètre à peine inférieur à 30 cm. Elle sera lancée en trois étapes : la première étape sera propulsive et *verticale*. Elle ira jusqu'à 80 km de hauteur. La Souris aura alors une vitesse de 11.500 km-heure. Une seconde poussée fera atteindre la hauteur de 320 km et une vitesse de 20.000 km-heure. A ce moment, une troisième propulsion se fera en sens *horizontal* ou presque. Elle fera atteindre la vitesse de 28.000 km-heure, ce qui devrait suffire à faire tourner le satellite indéfiniment autour de la Terre. A ce moment seulement, la tête de la fusée s'ouvrira, le satellite sera libéré, les fragments de la fusée retomberont — espérons que ce ne sera pas sur la tête des observateurs — et les appareils enregistreurs entreront en action.

La Souris, alors, sera invisible à nos yeux, mais on la suivra au radar. Elle donnera constamment de ses nouvelles. Sa révolution complète autour de la Terre durera 90 minutes, pour un parcours d'environ 42.000 km. Mais elle sera lancée de telle façon qu'elle restera constamment exposée aux

[5] En anglais : *Minimum Orbital Unmanned Satellite of the Earth.*

rayons de soleil. La Terre tournant de son côté, le satellite ne sera jamais éclipsé par la Terre, c'est-à-dire ne se trouvera jamais derrière la Terre par rapport au soleil et il survolera toute la surface de la Terre en 24 heures. Son orbite sera un grand cercle passant par les pôles, son plan de direction, perpendiculaire à la direction des rayons solaires. C'est pour cela qu'un observateur placé aux pôles pourrait le voir passer toutes les 90 minutes, et partout ailleurs, une fois seulement par 24 heures.

La Souris aura à se mouvoir dans un milieu bien différent du nôtre. La densité de l'air, à cette hauteur, est plus faible que celle du « vide » que nos instruments nous permettent d'obtenir. Alors qu'au niveau de la mer, une molécule d'air ne peut se déplacer d'un dix-millième de millimètre — ou dixième de micron — sans se heurter à une autre molécule, dans la très haute atmosphère, elle peut faire plusieurs mètres sans rien rencontrer. Ces molécules solitaires sont animées de grandes vitesses et cette agitation même les élève à une température évaluée à 2.200° à 400 km d'altitude. La rareté des chocs de molécules fera que la Souris n'en sera pas affectée, mais elle sera brûlée d'un côté par le Soleil et gelée de l'autre côté ! Les rayonnements solaires y seront reçus « à l'état pur ».

La Souris émettra des messages à chaque passage à un pôle, soit toutes les 45 minutes. Ces messages nous arriveront en 30 secondes. On compte que la Souris — ou les Souris, car une seule ne pourra contenir tous les appareils enregistreurs qu'on veut lui confier — gravitera autour de la Terre à la hauteur de 320 à 480 km, à une vitesse qui sera peu à peu, mais très lentement freinée par l'air très raréfié qu'elle heurtera. Elle descendra donc lentement vers les couches plus denses et comme une étoile filante, elle prendra feu et sera désintégrée. Les instruments seuls seront, par des moyens appropriés, guidés jusqu'au sol. On espère que ces instruments auront pu capter un peu de cette poussière atomique qui pleut sur la Terre à raison de *2.000 tonnes par jour*. Les résultats obtenus seront alors confrontés avec ceux qu'on a déjà acquis par les ballons-sondes et les fusées stratosphériques. Le professeur Singer a évalué à 50 000 dollars le prix du satellite proprement dit, soit 17,5 millions de francs. Mais le lancement sera beaucoup plus cher : 10 millions de dollars, pense-t-on, soit 3,5 milliards de francs.

Ces sommes énormes indiquent bien que seules les nations très riches peuvent se payer le luxe d'une ou plusieurs Souris !

VII

Attention au doping

Je ne résiste pas au désir de faire connaître, d'après le même n° de la même Revue, les dangers immenses du *doping*. L'article est de Monique Senetz.

Tout le monde sait de nos jours — et les enfants eux-mêmes — ce que c'est que le *doping* : l'absorption d'un produit capable de supprimer la sensation de fatigue et d'augmenter le rendement de l'effort. C'est un mot d'origine hollandaise. En bref, le « doping » est l'usage des stimulants. Mais on ne comprend pas dans ce mot les stimulants naturels : le sucre par exemple. Le doping se fait par un produit qui excite mais ne nourrit pas. Longtemps, on a fait appel à des stimulants tout proches des aliments : alcool sous forme de vin, de porto, de cognac, de rhum, thé ou café. Puis on a fait appel à des extraits tels que la caféine, la kola, l'arsenic, l'éther, l'acte formique, la strychnine. C'est avec ce dernier produit qu'on dope — illégalement — les chevaux de course. Il est des sportifs qui s'en servent encore. Mais de nos jours, tous les produits connus jusque-là sont détrônés par les *amphétamines*. Il y en a toute une gamme : Ortédrine, Benzédrine, Phénédrine, Corydrane et surtout le Maxiton. Ajoutons-y le N° 63, le Tonédron, la Kinortine, la Symparine.

Les amphétamines sont des médicaments très actifs, à employer, par conséquent, avec une extrême prudence. Les doses faibles vont de 3 à 15 milligrammes par jour, les moyennes, de 5 à 30, les doses fortes de 10 à 100. Enfin les doses massives peuvent atteindre 100 milligrammes *par heure*.

On les prend soit par la bouche, soit par voie intraveineuse, ce qui les rend beaucoup plus énergiques encore. Leurs effets sont d'agir sur le système nerveux, par une sorte de *survoltage* de ce courant électrique dont nous avons parlé plus haut. Les effets accessoires sont : augmentation de la tension artérielle, diurèse, accélération de la respiration, ralentissement de l'évacuation gastrique. Le Maxiton est le produit qui en général évite le mieux les palpitations et les tremblements. Au point de vue psychique, il en résulte une excitation étonnante, par résistance au sommeil, disparition du sentiment de la fatigue, sentiment de bien-être et de lucidité.

Il va de soi que les amphétamines ne donnent pas du génie. Elles ne peuvent, comme on dit en argot sportif, « faire pédaler un cheval de bois ». Mais elles mettent en œuvre le maximum des moyens d'un homme ou d'un animal. Leur action se fait sentir de 15 à 20 minutes après l'absorption, mais elle dure peu et fait place à une *dépression* exigeant le repos.

Mais le doping peut nuire gravement à la santé :

« Il est capable d'engendrer soit des incidents tels qu'insommies, vertiges, palpitations, céphalées, soit des accidents plus graves : irritabilité, nervosisme, dépression et même délire. Ces troubles surviennent chez les personnes qui prennent des amphétamines sans avis médical à trop fortes doses ou pendant une période trop prolongée. »

Les principales catégories d'individus qui recourent en France aux *amphétamines* sont les toxicomanes, mais aussi hélas ! les étudiants et les sportifs. Les toxicomanes se rabattent là-dessus quand ils ne peuvent se procurer de la drogue. Les étudiants s'imaginent qu'ils passeront mieux leur examen, en se *dopant*. La vente des *amphétamines* monte en pointe en période d'examens.

« Des chiffres officieux affirment que l'une des marques les plus connues vend 100.000 boîtes au mois de juillet contre une moyenne mensuelle de 15 à 20.000 boîtes. »

Les deux villes les plus touchées sont Lille et naturellement Paris. Le ministère de la Santé publique fait en ce moment une enquête pour mesurer de façon précise les ravages du doping chez les étudiants. A la Cité universitaire, on déclare

que sur 17.000 consultations enregistrées en 1954, il y en avait 1500 intéressant la psychiatrie et dont la plupart du temps les amphétamines étaient responsables. La « dépression » qui suit l'usage de ces excitants peut s'accompagner de troubles mentaux parfois très graves.

L'abus du doping est également à regretter chez les sportifs : boxe, tennis, cyclisme surtout. Cet abus explique les effondrements spectaculaires qui, souvent, signalent le fameux Tour de France. De là des défaillances, puis des abandons. Et il est impossible de préciser la dose à partir de laquelle les amphétamines deviennent nuisibles, car cette dose varie selon les sujets. C'est affaire de tolérance individuelle. Chez les animaux, on a constaté que la dose mortelle est de 20 à 30 milligrammes par kilo de poids. Chez l'homme les doses très massives entraînent souvent la mort, mais pas toujours. Le grand péril est qu'on s'y habitue, que l'on devient toxicomane, qu'on ne peut plus s'en passer. Les coureurs du Tour, en général, ne tombent pas dans cet excès. Un bon repos de quelques semaines suffit à les désintoxiquer. Chez les étudiants, il est plus fréquent qu'ils deviennent esclaves du doping, augmentent les doses ou en tout cas les continuent bien au-delà de ce qui aurait pu être utile ou pardonnable. On sait qu'un Balzac ne pouvait plus composer sans abuser du café fort. Il est permis de penser qu'il s'est usé plus vite par là. J'ai connu un très grand orateur qui ne pouvait plus prendre la parole sans une dose d'aconit dans une boisson chaude. C'était un empoisonnement lent. Diogène Laërce assure qu'Aristote en est mort. On a souvent reproché à Avicenne d'avoir célébré l'action de l'aconit. Ce qui est sûr, c'est que l'usage des amphétamines passe très facilement à la manie, comme l'usage du tabac ou de l'alcool. Par contre, le sevrage améliore immédiatement celui que l'abus a rendu malade. On cite le cas d'un médecin de 38 ans qui en était venu à s'injecter tous les jours, par voie intraveineuse, 500 milligrammes de Maxiton (5 ampoules). Il fallut l'interner pour troubles mentaux, mais après quatre jours de sevrage de sa drogue, il était guéri et il ne lui restait plus qu'une légère nervosité qui disparut ensuite.

Jusqu'à une date récente, la vente des amphétamines était restée libre, mais un décret du 24 juin 1955 a décidé qu'on ne pourrait plus les vendre que « sur ordonnance ».

« Cette décision a été prise devant l'ampleur des abus commis par les étudiants : le Gouvernement espère ainsi freiner l'accroissement des troubles mentaux que signalaient de nombreux rapports de psychiatres. »

Les Etats-Unis viennent en tête de la consommation des amphétamines, puis le Japon. La vogue du doping se propage en ce moment de manière foudroyante aux Indes parmi la jeunesse. La vente des amphétamines est réglementée au contraire en Allemagne, en Suisse, au Danemark. On commence à s'émouvoir des abus qui se manifestent dans ce domaine et la section des stupéfiants de l'O.N.U. a été saisie du problème. Il est possible que les amphétamines soient bientôt assimilées aux stupéfiants et complètement interdites, en dehors de l'usage médical. Ajoutons que cela est tout à fait à souhaiter et qu'il faut crier bien fort aux étudiants et surtout aux étudiantes : *Ne vous dopez pas !* Un dernier mot : en juin dernier, un étudiant de Grenoble que le doping avait conduit à la dépression, *s'est suicidé*. C'est un devoir de conscience très grave de ne pas s'exposer à un tel péril.

VIII

Terreur en Chine

L'*Agence internationale Fides* donne des nouvelles alarmantes, dans son n° du 1er octobre 1955. Une « purge » très violente a été déchaînée dans les milieux intellectuels de Shanghaï à la suite de l'affaire Hu Fung. Ce personnage est un écrivain marxiste. Il a été accusé de déviationnisme et jeté en prison pour n'avoir pas pensé comme les maîtres de l'heure. Cela ne serait pourtant qu'un événement presque banal s'il n'avait été, de la part des autorités, l'occasion d'un mouvement répressif énorme. Il a fallu, pour tous les intellectuels, se prononcer pour ou contre Hu Fung. A l'ancienne Université catholique de Shanghaï, « l'Aurore », les étudiants tiennent des réunions mouvementées, qui durent parfois six heures. Ce sont des séances affolantes d'auto-critique et d'accusation. Un bon étudiant catholique en a perdu la tête, et il s'est pendu dans sa chambre, ce qui prouve que ce sont pas seulement les amphétamines qui peuvent engendrer des troubles mentaux ! On s'attaque avec un acharnement particulier aux membres de la « Légion de Marie », et aux « amis des impérialistes ». Des centaines de gens sont mis en prison. Et comme on veut, d'autre part, diminuer la population de Shanghaï, on procède actuellement à des expulsions de la ville. Les tireurs de pousse-pousse, les petits camelots sont les premiers à figurer sur les listes de proscription. La terreur est générale et il y a beaucoup de suicides, comme il arriva déjà en 1951.

Par ailleurs, si l'on a fait grand bruit autour de quelques aviateurs américains récemment libérés par le gouvernement chinois, on n'a pas parlé des missionnaires américains qui sont encore dans les geôles chinoises. Il y en a actuellement onze : 3 Franciscains, 2 Passionnistes, 5 Jésuites et un Père de Maryknoll. Parmi eux figure un évêque, Mgr Ambroise Pinger, évêque de Chowtsun. En dehors des Américains, il y a aussi cinq autres prêtres, un Italien, un Allemand, deux Coréens et un Belge. D'après les informations les plus récentes, il n'existe plus en liberté, en Chine, que 41 missionnaires étrangers, savoir deux évêques, vingt-deux prêtres, un frère et seize sœurs. C'est tout ce qui reste des 3.000 prêtres, 500 frères et 2.000 sœurs qui travaillaient, il y a cinq ans, au règne du Christ en Chine, avant le triomphe du communisme.

Parmi ceux qui ont été expulsés, il en est qui ont subi des tortures inimaginables. Citons notamment Mgr Alphonse Ferroni, évêque de Laohokow. On l'a vu arriver à Hong-Kong, sous bonne escorte, le 17 septembre dernier. Ceux qui le virent alors furent saisis d'horreur. Trop faible pour marcher, il était porté par le P. Poletti, prêtre de la frontière et par M. Gordon, inspecteur de la police de Hong-Kong. Mais ces deux hommes n'avaient aucune peine à le porter car il ne pesait plus que 35 kilos. Lorsqu'il fut jeté en prison par les Rouges, en février 1952, c'était un homme solide de

60 ans et il pesait 90 kilos. On voit en quel état l'ont mis trois ans du régime pénitentiaire chinois. Traitement inhumain et nourriture insuffisante, tels furent les moyens employés : il fut battu, on lui arracha les poils de sa barbe, on lui laissa les menottes aux mains durant un temps considérable. L'isolement en cellule avait pour but de briser sa volonté. Mais il ne cessa de répondre aux Rouges : « Mes pensées sont à moi, et vous n'y changerez rien ! » En effet, les communistes n'y ont rien changé, mais ils ont ruiné sa santé et menacé sa vie. Il a été extrémisé à l'hôpital de Shanghaï, le 19 septembre dernier. On se demandait alors s'il pourrait survivre, en dépit des soins empressés dont il est l'objet. Sur son visage émacié, il n'y avait plus que de grands yeux ouverts, qui tiennent toute la place.

Les confesseurs de la foi d'il y a seize cents ans ou plus devaient avoir cette apparence. Il a fallu le communisme pour renouveler les exploits de la cruauté antique.

IX

L'essor des chrétientés à Formose

Quand on constate de telles abominations, on est bien obligé de faire des vœux pour que jamais le communisme n'étende ses griffes sur Formose et pour que la Chine nationaliste soit préservée de l'emprise de la Chine rouge.

Formose était jusqu'à ces dernières années la parente pauvre des missions d'Extrême-Orient. Jusqu'à 1949, nous dit l'*Agence Fides* (N° du 17 septembre 1955), Formose n'était qu'une simple préfecture apostolique dite de Kaoshung, et confiée aux Dominicains espagnols. Le personnel missionnaire y était composé de 14 Pères, 4 prêtres autochtones, 10 sœurs. Or, le territoire était plus grand que celui de la Belgique et on y comptait 8 millions d'habitants, sur lesquels seulement 13.000 catholiques. Mais les expulsions de missionnaires de Chine ont eu pour résultat d'amener à Formose des ouvriers apostoliques. Quatre nouvelles divisions ecclésiastiques ont été créées dans l'île. Au 30 juin 1954, le nombre des missionnaires s'élevait à 296 prêtres et 210 sœurs. Le nombre des chrétiens n'est encore que de 32.000, mais il est en croissance rapide. Les deux points qui donnent le plus d'espoir sont la préfecture apostolique de Hwalien, sur la côte nord-est, et celle de Kaoshiung, dans le sud de l'île.

La préfecture apostolique de Hwalien est administrée par Mgr Vérineux, évêque expulsé de Yingkow, en Mandchourie. Créée le 7 août 1952, prise en charge effective le 17 mars 1953, cette mission partait de zéro. En janvier 1953, en effet, on n'y comptait que deux stations et deux sous-stations, avec un total de 550 chrétiens. Aujourd'hui, on y voit autour de l'évêque 27 prêtres, pour la plupart venus de Chine et 5.621 baptisés, auxquels il faut ajouter 16.473 catéchumènes, soit au total 22.094 fidèles. Les chiffres ont doublé entre 1953 et 1954 et on espère qu'ils doubleront encore entre 1954 et 1955. Les 22.000 fidèles sont répartis entre 170 localités différentes : dans des hameaux perdus en montagne, et aussi en quelques paroisses groupées et prospères telles que celle de Tiempu, qui compte 800 baptisés à elle seule. Pour faire avancer l'œuvre de Dieu, les 27 prêtres, dont 12 des Missions étrangères de Paris, 4 prêtres chinois séculiers, 9 missionnaires de Bethléem en Suisse et deux chanoines du Grand Saint-Bernard, seraient bien insuffisants s'ils n'avaient pu recruter sur place une petite armée de catéchistes. Ceux-ci ont en effet passé de 4 il y a deux ans, à 31, l'an dernier et à une centaine, actuellement. Et nous ne parlons que des catéchistes diplômés. Il y en a une autre centaine qui se prépare à conquérir le diplôme.

Les Pères ont beaucoup à faire par eux-mêmes. Les 170 chrétientés se rattachent à 19 districts, ayant chacun un Père à leur tête. Il n'y a encore que 41 églises ou chapelles, et il y en a au moins 50 à construire au plus vite. Il y a donc un gros effort financier à fournir. Les chrétientés ne sont pas très éloignées les unes des autres et les missionnaires venus de Chine trouvent, sous ce rapport, un heureux changement, car ils étaient habitués à d'énormes et continuels déplacements.

Dans la préfecture de Hwalien, il y a des montagnes inaccessibles et inhabitées. Les 85 % de la population sont groupées dans une seule vallée, desservie par un chemin de fer à voie étroite. Sur cette ligne, 36 stations, qui sont justement les centres les plus touchés par le christianisme. Cependant, aux extrémités nord et sud de la Préfecture, il y a des populations de montagne, qu'on a confiées aux Pères de Bethléem et aux Pères du Grand-Saint-Bernard, ces derniers, comme il convient, desservent la haute montagne. La proportion des convertis, dans ces régions, atteint déjà 50 %. Une difficulté est la langue. Les aborigènes ont des dialectes que les jeunes missionnaires arrivent à maîtriser, ce qui leur donne un ascendant extraordinaire sur les habitants, ravis de cette marque d'attention et d'intérêt à leur égard. L'œuvre la plus urgente pour les missionnaires, en dehors de leurs tournées, c'est la formation des catéchistes. Cette formation intensive est le gage des succès ultérieurs.

Les conditions dans lesquelles se déploie parfois l'apostolat vont nous être suggérées par l'épisode suivant, rapporté dans le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris* (publié à Hong-Kong), N° de novembre 1955.

Un typhon terrible s'est abattu sur la région de Hwalien, le 24 août dernier. A peine était-il commencé qu'une estafette venait annoncer à la résidence de l'un des missionnaires, le P. Flahutez, que le P. Rondeau était sérieusement malade. Mais comment gagner les montagnes, par un temps pareil ? Il fallut bien attendre un peu d'accalmie. Aussitôt, le P. Flahutez se mit en route. Une rivière débordée le força d'emprunter un chemin différent. Partout, l'orage avait tout dévasté. La voie ferrée avait été emportée. Les rizières disparues. Le torrent avait traversé un village, zigzaguant à travers les maisons, roulant les corps déchiquetés de dizaines de noyés. Le Père essaya de consoler ces pauvres gens, puis il poursuivit sa route vers la montagne. Mais il dut constater bientôt, avec son compagnon, que tout chemin avait été submergé et ruiné. Peu à peu cependant, les eaux baissaient. Des îlots de rochers et de galets commençaient à émerger. Le Père, avec son catéchiste, accrochés l'un à l'autre avançaient donc, d'un rocher à l'autre. Six ou sept fois, il leur fallut traverser la rivière torrentielle. Le Père tomba dans

trou rempli de vase où il s'enlisa jusqu'à la inture. Son catéchiste réussit cependant à l'en rer. Peu après, ils arrivaient auprès de leur conère malade, gisant sur son lit, épuisé par deux nées de labeurs excessifs. Il souffrait de troues cardiaques, compliqués d'asthme et de bien autres misères. Il fallait à tout prix le transporr à l'hôpital. Ce ne fut pas chose facile. On dut mettre sur un lit de bambou, porté par une uique de chrétiens. Tout le long de la route, des rétiens venaient saluer le malade ; ils sont plus e 1.000 dans ces villages. Après une semaine de epos à la station du P. Flahutez, le P. Rondeau rriva le 14 septembre à l'évêché. Le 19, il entrait l'hôpital, tenu par les Pères Camilliens à Luotung, ille située à plusieurs heures d'autocar de Hwaen. A l'hôpital les soins sont donnés par un Père, octeur en médecine, et par un chirurgien italien. e P. Rondeau pourra sans doute être remis sur ied, mais ses ouailles, pendant ce temps, seront écessairement un peu négligées. La mission réame d'urgence 3 ou 4 collaborateurs, et il ne ient personne, alors que les missions voisines ont mieux favorisées.

On ne saurait imaginer l'atmosphère de croisance dans laquelle est baignée la mission de Hwaen. Aussi les conversions s'annoncent-elles nomreuses. Le seul obstacle sérieux à vaincre est celi que l'on trouvait en Chine : le culte des anêtres. Les solutions en sont déjà connues et il aut espérer qu'on arrivera à les imposer ici comme n Chine.

Si la Préfecture de Hwalien donne de grands spoirs, celle de Kaoshiung, au sud de l'île, confiée ux Dominicains espagnols n'est pas en moins bone voie. Dans le courant de cette année, le nombre es chrétiens est passé de 10.966 à 16.811. Ce surlus est constitué, pour la moitié au moins, des dultes qui se sont fait baptiser. De ces 2.939 dultes baptisés, 485 sont des Formosans, 1.059 ont des aborigènes, 1.375 des réfugiés.

Ces trois groupes en effet se distinguent à Forose. On appelle *aborigènes* les autochtones, *Forosans* des Chinois venus s'installer depuis longemps et naturalisés, et enfin les *réfugiés* sont enus à une date récente, par suite des événements e Chine. Les Formosans, qui sont le double, à eux euls, des deux autres groupes réunis, sont les lus lents à se convertir, et cela en raison de leur ttachement aux vieilles traditions chinoises que la omination japonaise d'un demi-siècle n'a fait que enforcer. Les réfugiés, au contraire, se sentent lliés au catholicisme par la commune persécution ommuniste. Beaucoup connaissaient déjà le catholicisme et avaient fréquenté, en Chine, des écoles u des œuvres catholiques : ils se convertissent lus aisément que les autres.

Les aborigènes vivent dans les montagnes. L'aostolat auprès d'eux est facilité par leur caractère rimitif et par l'absence de superstitions. La conersion d'un de leurs chefs a entraîné une diffuion rapide et inespérée du catholicisme parmi eux. En ce moment, deux missionnaires, dont un Espagnol et un Chinois sont adonnés à ce ministère ; eux autres se préparent à les renforcer. Les esoirs sont beaux, car plus de 10.000 de ces braves ens ont déjà manifesté le désir d'embrasser notre eligion.

En résumé, les missions de Formose sont en plein essor et apportent à l'Eglise une certaine consolation pour les ruines accumulées en Chine.

X

Pour et contre le jansénisme

Le centre de *Recherches et Débats des Intellectuels catholiques* publie un périodique très intéressant, paraissant par Cahiers plus ou moins espacés.

Le N° 13, de la collection, porte en titre général *Justice et Procès criminels*, parce qu'il s'ouvre par une étude intitulée « *Six Questions sur la Justice* »: sujet délicat et où il y a beaucoup à dire. On pourrait résumer la question en disant : est-il toujours aussi nécessaire de représenter la justice humaine avec un bandeau sur les yeux? Des avocats, des polémistes de talent, tels que M. Pierre Scize, Me Talairach, Me Baudet, sont intervenus dans la passionnante discussion. Ils ont naturellement parlé de quelques procès retentissants de ces temps derniers, notamment de celui de Marguerite Marty. Il a été question des « experts » et de leurs rapports trop souvent confus et contradictoires. Et la conclusion a été qu'il y a beaucoup à faire pour améliorer l'exercice de la justice en France. Et. Borne, Me Gautrat dirent là-dessus des choses très importantes.

Le même Cahier contient sur Pavlov et sur le P. Teilhard de Chardin, divers articles. Je voudrais, dans la présente Causerie, m'arrêter seulement à ce qui a été dit, sous la Présidence de M. Etienne Borne, « *Pour et Contre le Jansénisme* ».

L'occasion de ce débat fut le succès de la pièce de Montherlant sur Port-Royal [6]. Nous ne nous arrêterons pas à la première question traitée par Et. Borne, celle de la valeur littéraire de la pièce de Montherlant. Il prononce à ce propos le nom de « faux chef-d'œuvre », en rappelant que ce mot est appliqué par Montherlant lui-même à la *Phèdre* de Racine.

Mais la seconde question est celle du fond :

« La pièce de Montherlant peut passer pour une tentative de réhabilitation de Port-Royal ou du jansénisme. »

Dès lors, son succès signifie-t-il « qu'il se prépare quelque renouveau du jansénisme »?

Tous les catholiques savent que le jansénisme est une hérésie et qu'il a donné une couleur sombre au catholicisme français du XVIIe siècle. Il a insisté cruellement sur le dogme de la prédestination et sur le petit nombre des élus. Si le jansénisme avait triomphé dans l'Eglise, le christianisme se serait révélé si profondément inhumain qu'il serait devenu impossible à croire et impossible à pratiquer.

« Aussi, conclut Et. Borne, le jansénisme aurait-il d'énormes responsabilités dans les grandes apostasies intellectuelles ou populaires des XVIIIe et XIXe siècles. »

Voilà, au sujet du jansénisme, ce qu'on peut appeler l'idée *claire*, la thèse *officielle* du catholique instruit. Mais, paradoxalement, il existe, parallèlement à cette idée claire, une idée de « derrière ». La répulsion pour les doctrines s'accom-

[6] Qu'il me soit permis de rappeler que j'ai publié, un peu aussi à l'occasion de cette pièce, un petit volume intitulé *L'Hérésie de Port-Royal*, Paris, Fayard. (Cf. *Ami*, 1955, p. 600.)

pagne d'une sympathie pour leurs représentants. Les hommes de Port-Royal furent des « Purs », des « Pèlerins de l'Absolu » ; ils ont pris au sérieux leur foi ; ils l'ont poussée au sublime, avec une intransigeance, une raideur, qui provoque à la fois la crainte et l'admiration.

Après que la question eût été posée en ces termes par le Président de l'assemblée, le premier à prendre la parole fut Pierre de Boisdeffre. Il s'attacha à relever les traces de jansénisme dans la littérature contemporaine. Bien entendu, le jansénisme, pour lui, se ramène simplement à ceci : « pessimisme sur la nature humaine, défiance à l'égard de la chair, rigueur de la morale, refus de se compromettre avec le monde. » D'un mot on doit dire : *jansénisme* égale *rigorisme*. A ce point de vue, on peut dire que le jansénisme hante l'esprit de nos littérateurs, même et peut-être surtout des *incroyants*.

Ecoutons Sainte - Beuve : « Port - Royal, a-t-il écrit, ne fut qu'un retour et un redoublement de foi à la divinité de Jésus-Christ. » Commentant cette définition, Montherlant, qui est incroyant, écrit à son tour :

« S'il m'arrivait quelque jour d'être foudroyé par la grâce, je me mettrais dans une ligne que je serais tenté d'appeler la ligne de cœur du christianisme, parce qu'il me semble la voir courir au cœur du christianisme comme la sève dans un arbre ; elle est une tradition qui va de l'Evangile à Port-Royal, en passant par S. Paul et S. Augustin [ne frôle-t-elle pas Calvin ?]. La devise que je lui donne est le cri de Bossuet : « Doctrine de l'Evangile, que vous êtes sévère ! » et sa figure, celle de la voie qui toujours se rétrécit. »

Seulement, Montherlant, par rébellion contre l'atmosphère de resserrement et de méfiance qu'on trouve parfois dans des éducations chrétiennes, a pris la route opposée au jansénisme et à tout christianisme, en « appelant à la grande vie des sens ». Le jansénisme a donc agi sur lui comme jadis sur Alfred de Musset, dont le cri de désespoir retentit à travers le romantisme :

« *Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites !* »

Les écrivains restés catholiques, au contraire, sont tous plus ou moins jansénistes : Mauriac, Bernanos, Graham Greene. En marge d'eux, une Simone Weil « semble parfois aussi proche de Manès et de Celse que de Pascal. »

Mauriac a dépeint maintes fois le climat de son adolescence, lequel a marqué toute son œuvre :

« Je n'observe pas, je ne décris pas, je retrouve ; et ce que je retrouve, c'est le monde étroit et janséniste de mon enfance pieuse, angoissée et repliée, de la province où elle baignait... Tout s'est passé comme si la porte eût été à jamais refermée en moi, à vingt ans, sur ce qui devait être la manière de mon œuvre... Monde étroit, limité à une classe bourgeoise en voie de transformation, et peut-être de disparition, à une ville, à un ou deux paysages..., à une religion ou plutôt à une atmosphère religieuse dont presque rien ne subsiste aujourd'hui. »

La religion de Mauriac est devenue un dialogue anxieux, entre Dieu et lui. D'où une sourde protestation contre la religion même. Il a écrit :

« Nul n'a plus souffert que moi d'être d'une religion, d'appartenir à une Eglise, non par choix, mais parce que j'y suis né. »

Toujours hanté par l'idée du péché, il avoue qu'au jour même de sa première Communion, il cherchait déjà dans son cœur « les traces des péchés qu'il n'avait pas commis et s'efforçait de reconnaître le visage de son démon inconnu ». Et il n'a trouvé la matière de ses romans qu'en fouillant avec obstination dans les parties les plus troubles de son être. Gide disait à ce sujet que si Mauriac avait été un parfait chrétien, — disons : un saint —, il n'aurait plus eu de matière à écrire ses romans. Le péché est donc, d'après Mauriac, l'élément de l'homme de lettres. Les passions du cœur sont « le pain et le vin dont il se délecte ».

Les héros mauriaciens se sentent sous le coup d'une prédestination inflexible. On ne lutte pas contre son destin ! Telle est leur conviction. Et Mauriac voit tout en noir dans la vie. Il a des mots qui font balle, mais excessifs sinon injustes, et qui font mal.

« Les amants ne se connaissent qu'au mal qu'ils se font. »

« Le sexe nous sépare plus que deux planètes. »

« L'amour humain, fût-il sanctifié par le sacrement de mariage, s'accompagne toujours d'une salissure ineffaçable : il reste le combat de deux égoïsmes. »

« Le mariage chrétien, en condamnant la femme à la perpétuelle fécondité, condamne l'homme à une chasteté perpétuelle. »

Mauriac ignore tout du sens possible de la parole du Christ : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » (Matth., XI, 30) et il n'a retenu que celle-ci : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » (*Ibid.*, XX, 16). Il a écrit : « Le Dieu des chrétiens ne veut pas être aimé, Il veut être seul aimé. » C'est en vain selon lui qu'on lutte contre la concupiscence, qui est un « cancer généralisé ».

Si Mauriac est janséniste, *Bernanos* l'est aussi, bien que d'une manière différente. C'est toujours Pierre de Boisdeffre qui nous le dit. Il trouve en effet dans son œuvre le postulat fondamental suivant : « *Il est plus grave de nier le péché originel que l'existence de Dieu.* » Il fait régner, comme Mauriac, dans ses romans, un climat d'angoisse et de tristesse. Il nous fait, comme Mauriac, cette confidence :

« Au moment de ma première communion, la lumière a commencé de m'éclairer et je me suis dit que ce n'était pas la vie qu'il fallait s'attacher à rendre heureuse et bonne, mais la mort qui en est la clôture. La vie est quelque chose sans saveur et sans vie quand on n'y mêle pas Dieu : pour être heureux, il faut vivre et mourir pour Lui et ainsi je n'aurai plus peur de cette affreuse mort. »

Et Bernanos ne s'est jamais délivré de cette hantise que l'on retrouve, sous une forme ou sous une autre, et spécialement sous la forme de l'*ennui* pris au sens de *délectation morose*, chez tous ses personnages. Cet ennui empoisonne tout bonheur, et aussi l'amour et la sainteté même. On le trouve chez M. Ouine, de Cénabre, Mouchette ou Mme Alfieri, et tout au long du *Journal d'un Curé de campagne*. Il tombe dans les romans de Bernanos comme une « pluie de cendres » sur toutes les douceurs humaines. L'ennui dévore et ravage tout. En tout, il y a comme « un goût de néant ». Comme les héros de Graham Greene, ceux de Bernanos ont presque toujours la tentation du suicide. Ils ne peuvent pas arriver à vivre tout simplement, dans la

aix intérieure. Ce sont des malades, parce que ce ont des inquiets, des instables. « Tout va bien, t-il écrit, jusqu'au jour où l'on se hait soi-même ». Alors surgit le dégoût de la vie, l'attraction u « néant » !

L'analyse de l'œuvre de *Graham Greene* conduit à des constatations analogues. On y sent comme une hésitation constante à choisir entre le pélagianisme, qui donne tout à la liberté humaine, et l'augustinisme qui voit tout dans le cadre de la prédestination, du moins si on le comprend au sens janséniste.

Après M. Pierre de Boisdeffre, ce fut M. Bernard Dorival qui prit la parole. Il constata que Port-Royal est l'un de ces noms qui parlent à l'esprit français, même en notre temps. Mais il eut des mots très forts et très justes contre la pièce de Montherlant. Cette pièce, a-t-on dit « a plus de hauteur que de grandeur ». Mais la hauteur, ajouta Bernard Dorival, « n'est pas chrétienne ». Henry de Montherlant n'est pas chrétien et veut qu'on le sache, quand il parle de religion, son langage sonne faux.

« Sa pièce, dit M. Dorival, ne me paraît guère avoir de résonance religieuse et encore moins de résonance sacrée. »

Le monde qui a applaudi à la pièce n'a rien compris à la spiritualité de Port-Royal, spiritualité qui ne l'intéressait pas plus que Montherlant lui-même. Cette spiritualité, M. Dorival le rappelle à l'aide de citations décisives, était faite de renoncement, de méfiance pour les sens, même dans leur exercice le plus légitime, comme celui de la musique, de la belle peinture, des parfums liturgiques. Il y eut à Port-Royal un goût d'ascétisme, de pauvreté, d'humilité, de mortification, qui font de cette spiritualité ce que notre temps comprend et aime le moins.

Mais Port-Royal fut peuplé d'êtres intelligents, dans toute la force du terme : qu'on songe à Saint-Cyran, à Le Maître de Sacy, à Nicole, au grand Arnauld, à Lancelot, sans parler ni de Pascal, ni de Racine. Les religieuses de Port-Royal furent de grands esprits, des intellectuelles, sinon toutes, du moins les plus connues d'entre elles. Peut-être devrait-on dire qu'on y était encore *plus intellectuel* qu'*intelligent*... De plus, on doit reconnaître que les gens de Port-Royal furent des « caractères ». Les solitaires de Port - Royal ont quelque chose d'imposant et de majestueux. Ils ont un caractère altier et inflexible.

M. Dorival conclut en disant que Montherlant a omis le trait principal qui caractérise Port-Royal, à savoir qu'il fut « le lieu des mystiques ».

En disant cela, s'est-il aperçu qu'il contredit l'une des idées les plus chères à Henri Bremond, qui disait que le plus grand adversaire de la mystique, et ce qui donna le signal de la panique antimystique, ce fut l'esprit de Port-Royal et particulièrement l'esprit de Nicole ? En toute hypothèse, il y a un abîme entre ce que M. Dorival découvre de mystique dans une Mère Angélique, et la mystique très authentique d'une Thérèse d'Avila. Où est le jansénisme de Ste Thérèse ou de S. Jean de la Croix ?

Ensuite M. l'abbé Steinmann vint apporter des précisions théologiques sur tout le débat. — Il disputa au jansénisme le monopole de l'inquiétude religieuse ou de l'horreur du péché. Ces deux choses sont spécifiquement chrétiennes. Ne les abandonnons pas à l'hérésie.

Au sens strict, le jansénisme est la théologie condensée par Nicolas Cornet, dans les fameuses Cinq Propositions extraites de l'*Augustinus* de Jansénius, et dans les 101 Propositions extraites des *Commentaires du Nouveau Testament* du P. Quesnel. Les condamnations portées par l'Eglise ont été nettes, catégoriques, définitives. Il n'y a plus à y revenir. La seule chose qui intéresse l'histoire est de savoir comment il a pu se faire que tant de chrétiens sincères ont pu être torturés par les décisions de Rome.

Il est évident qu'il y avait dans l'*Augustinus* autre chose que les Cinq Propositions. Les 3/4 de cet in-folio contenaient des choses que nous admettons tous. L'erreur de Jansénius était celle de son siècle et elle consistait à admettre *l'infaillibilité de S. Augustin*. C'est pourquoi l'Eglise condamna cette proposition : « Dès qu'on trouve dans S. Augustin une proposition, on peut la soutenir absolument et l'enseigner, sans tenir compte d'aucune Bulle pontificale » (Proposition condamnée par Alexandre VIII, le 7 décembre 1690, N° 30).

Mais par le mot « Jansénisme », on entend aussi autre chose que la doctrine elle-même, condamnée et désormais abandonnée. On réunit sous ce mot le souvenir de tous ces hommes éminents de Port-Royal : Pascal, Racine, la Mère Angélique, Saint-Cyran, Arnauld, Nicole, Duguet, Lenain de Tillemont, Lemaistre de Sacy, — à qui il faut annexer plus ou moins et M^me^ de Sévigné et Boileau, et même, par une parenté secrète, Bérulle, Condren, Bossuet lui-même. De ces jansénistes, on a fait trop souvent des « caricatures stupides ». On a dit « qu'ils ne communiaient pas, qu'ils étaient tristes sinon désespérés ». C'est faux, pour beaucoup d'entre eux. La pratique sacramentaire fut à Port-Royal ce qu'elle était ailleurs. La théologie affective aussi. Les maîtres de Port-Royal furent des hommes éminents dans la pédagogie, des éducateurs d'une souplesse, d'une fermeté, d'un sens chrétien admirables.

Quant à la thèse de Bremond sur l'antimysticisme de Port-Royal, M. Steinmann la trouve « partiellement » vraie pour Nicole. Mais il la conteste pour l'ensemble du mouvement janséniste. Il trouve que Saint-Cyran fut un « admirable mystique ». Ici, j'avoue que j'ai peine à le suivre. Il est vrai que de l'avis des contemporains, il y eut deux Saint-Cyran, à peu près contradictoires l'un de l'autre ; mais on trouve chez cet homme et ceux de son école je ne sais quoi de rigide, de rébarbatif, de revêche. Si l'on définit la vie mystique d'après S. Jean de la Croix : « *une attention habituelle, aimante et paisible à la présence de la Sainte-Trinité, par la grâce, dans nos cœurs* », il me semble que chez un Saint-Cyran et ses semblables, il faut remplacer le petit mot — oh ! si nécessaire, pourtant — de *paisible*, par le mot *tendue* ou *inquiète* ou *douloureuse*, ou tout autre mot pouvant convenir à une mystique conforme à ce qui a été dit plus haut du jansénisme de Mauriac, Bernanos ou Greene. Après tout, il y a eu, en un sens impropre, une mystique de Luther, une mystique de Calvin ; en ce sens seulement on peut admettre qu'il soit

parlé d'une mystique de Saint-Cyran. Mais que ce soit la mystique thérésienne, ah non !

En fin de compte, M. Etienne Borne devait conclure cette discussion autour du jansénisme par des réflexions parfaitement justes. En premier lieu, la discussion elle-même et la passion qui s' est déployée prouvent bien que l'histoire de Port-Royal demeure actuelle pour nous tous. En second lieu, on est porté, dans un débat de cette sorte à mettre l'accent trop exclusivement sur ce qu'il y eut de grand, de noble dans le jansénisme. C'est humain. On aime à réviser les procès et à prendre parti pour les condamnés. C'est ce que j'ai insinué dans un livre récent intitulé : *Faut-il obéir à l'Eglise?* [7]

Le fait Montherlant est l'un des indices d'une petite crise parmi plusieurs autres, au sujet de la fidélité à l'Eglise. Mais Et. Borne n'a pas complètement tort quand il conclut :

« La condamnation par l'Eglise de l'hérésie janséniste a été au total bienfaisante ; mais peut-être est-il permis de dire qu'il faut des jansénistes à l'Eglise, comme il faut des jacobins à la République, — mais une République toute jacobine tournerait au totalitarisme, c'est-à-dire au contraire de la République ; mais une Eglise toute janséniste tournerait à la secte intégriste ou puritaine, c'est-à-dire au contraire de l'Eglise. Voilà pourquoi il faut des girondins à la République et des Jésuites à l'Eglise !» [8]

L. Cristiani.

[7] Editions du Centurion, Bonne Presse.
[8] Merci pour les Jésuites ! Mais seront-ils très flattés du parallèle ?...

L'«AMI DU CLERGÉ» ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

1. Louis FOUCHER. — **La philosophie catholique en France au XIX[e] siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle (1800-1880).** — In-8 de 280 p., 1.500 f. — Paris, Vrin, 1955.
2. Louis BORDET. — **Spiritualité du Monde.** — In-8 carré de 160 p. — Strasbourg, Ed. Leroux, 1955.

1. — Cet ouvrage a été publié avec le concours du Centre National de la Recherche scientifique. Il comble une lacune en nous offrant une large synthèse, très fouillée et très intéressante, du mouvement philosophique chrétien en France au XIX[e] siècle.

Après un rappel de l'état lamentable de la pensée française au lendemain de la Révolution, l'auteur commence par souligner l'influence durable du romantisme de Chateaubriand et celle, non moins décisive, du traditionalisme de Bonald et J. de Maistre. Le caractère commun de ces auteurs est une vive réaction contre l'individualisme forcené du XVIII[e] siècle, cause de tant de ruines. Il faut revenir à des assises plus stables de la pensée et de la société.

C'est ce que comprend et exploite Lamennais : la raison générale doit se substituer à la raison particulière, et le catholicisme est la seule expression valable des croyances vitales de l'homme. Avec cet auteur, le « traditionnalisme laïque » se mue en « traditionnalisme théologique », dont le courant se retrouve tout au long du siècle.

Ce courant n'est pas le seul. A Strasbourg, un jeun professeur universitaire, Louis Bautain, se convertit, es ordonné prêtre, et devient le chef influent de l'écol « fidéiste ». Il se rattache au courant néo-platonicie d'Alexandrie, tout en maintenant l'autoritarisme d traditionnalisme. Il « ravive la flamme de la pensé chrétienne », et inspire à son tour deux séries de pen seurs : les ontologistes et l'école de Gratry.

Avant de passer à ces deux mouvements, l'A. étudi d'abord longuement des écrivains moins connus dan l'histoire de la pensée catholique, mais qui ne son pas sans valeur : Maine de Biran, qui se converti quelque temps avant sa mort à la pratique cultuell plutôt qu'à la pensée catholique, Bordas-Demoulin, un mathématicien de nuance ontologiste qui influencera Gratry, et Jules Lequier, dont la tendance existentialiste avant la lettre a suscité naguère la curiosité de philosophes. Puis il s'arrête aux controverses entre Cousin et les éclectiques d'une part et les diverses personnalités catholiques de l'époque, d'autre part. Il montre les motifs intellectuels et les diverses phases de cette lutte, ainsi que ses incidences sur le plan politique. Il y a là des pages neuves qui répondent en partie au vœu d'E. Bréhier souhaitant que l'histoire de ces controverses soit faite.

L'ontologisme français est présenté comme une « tentative de redressement » contre la tendance excessivement autoritaire en philosophie, issue de l'*Essai* de Lamennais. L'auteur nous montre l'origine de l'ontologisme à l'Université de Louvain, nous expose le système du Sulpicien Louis Branchereau (1819-1913), de Mgr Flavien Hugonin (1823 - 1898), de l'abbé Jules Fabre d'Envieu (1821-1901) et signale que c'est grâce à ce système que la métaphysique a fait sa réapparition. Un essai de conciliation à la fois entre la pensée indépendante et le catholicisme et entre les auteurs catholiques fut tenté avec brio par le P. Gratry. L'auteur s'arrête longuement à cet auteur de tendance platonicienne et augustinienne.

Chose frappante : au cours de cette histoire on constate une réapparition de plus en plus marquée du thomisme, universellement dédaigné au début du siècle. Les ontologistes et Gratry lui-même s'y intéressent et s'efforcent de se le concilier. Mais le vrai début du renouveau thomiste est à dater de 1851, avec l'action du P. Ventura. Et ce qui est non moins frappant, c'est que le P. Ventura ne connaissait guère bien S. Thomas, présenté par lui comme une sorte de fidéiste, mais que c'est précisément à cause de cette erreur que bien des partisans du traditionnalisme se rallièrent au thomisme.

Parallèlement à son action, celle, plus éclairée du Jésuite Taparelli au Collège Romain et de quelques autres Jésuites ou écrivains divers concourait à faire désirer un renouveau thomiste et une meilleure connaissance des textes médiévaux. L'invitation de Léon XIII à revenir à Saint-Thomas (1879) apparaît ainsi comme un acte souverainement bienfaisant et libérateur.

Ce bref compte rendu laisse à peine entrevoir l'intérêt de ce beau travail, riche, dense et clair. Les spécialistes, historiens et philosophes, y trouveront leur profit, et les personnes cultivées s'y intéresseront vivement.

II. — En écrivant *Spiritualité du monde*, M. le chanoine Bordet semble rédiger une synthèse de la pensée philosophique. Dans une première partie, il étudie la « métaphysique spontanée » telle qu'elle lui apparaît dans l'homme évolué. Il s'efforce de démontrer que cette métaphysique est à la base de nos représentations, de la physique, des mathématiques, et de notre connaissance de Dieu. Il réduit les « valeurs » aux trois suivantes sur lesquelles il reviendra souvent : la beauté, l'amour, le bien. (Il ne considère pas le « vrai » comme valeur.)

La 2e partie est une critique de cette « métaphysique spontanée ». L'A. insiste sur les déficiences de la science. Il tâche de démontrer que la vraie connaissance de la réalité ne nous est fournie que par l'intuition métaphysique, et que cette intuition n'a pas pour objet les choses matérielles, mais uniquement notre âme, « la véritable réalité », ainsi que tout ce qui est projection de notre âme hors de nous.

Après avoir analysé les propriétés de l'âme, il part de ce principe : « C'est l'âme créatrice qui fut d'abord créée » (p. 96), et décrivant son développement progressif, il montre que cette âme, d'abord « complètement vide » (p. 97), émerge peu à peu et passe par les diverses étapes de l'évolution pour aboutir à l'homme. L'âme humaine, portant en elle-même au maximum les aspirations vers le beau, l'amour, le bien, constate que Dieu seul peut satisfaire ses tendances profondes.

Telle est la ligne directrice de cet ouvrage, qui, on le voit, traite de philosophie et non de spiritualité au sens habituel du mot. L'auteur s'exprime toujours clairement ; la typographie agréable augmente le plaisir de la lecture ; la couverture elle-même tranche par son élégance sur la présentation ordinaire des ouvrages de philosophie. Pour le fond, les lecteurs avertis ont reconnu l'influence de Bergson. Bien des pages sont intéressantes et justes. Mais beaucoup d'autres sont discutables, ainsi que le dit Jean Lacroix dans la préface. Les esprits formés au thomisme ne pourront admettre bien des affirmations qui rappellent l'idéalisme ou qui sont d'une fantaisie excessive. Telles les pages 71-72, 77-80, 99-100, 156 à 158, entre plusieurs autres. Aussi nous n'oserions affirmer que ce volume, intéressant pour les spécialistes, puisse être regardé comme indispensable à beaucoup.

Marie LECOMTE DU NOÜY. — **Pierre Lecomte du Noüy.** « De l'agnosticisme à la foi ». — **In-8 (14 × 22,5), 256 p., 780 f. — Paris, Editions de la Colombe, 1955.**

Pierre Lecomte du Noüy n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, du moins ceux déjà d'ancienne date. Voici en effet ce que le rédacteur de la « Causerie sur les revues » écrivait à son sujet en 1948 (*Ami*, p. 89 et suiv.), à l'occasion de sa mort :

« Lecomte du Noüy était né à Paris en 1883. Il fut d'abord étudiant en droit à la Sorbonne, mais il avait, dès le jeune âge, une curiosité universelle. En dehors du droit, les lettres, la philosophie, les sciences, la médecine le passionnèrent. Ce fut au cours de la Grande Guerre que sa vocation scientifique se dessina. Il fit en effet la connaissance d'Alexis Carrel, qui attira son attention sur un problème dont il était lui-même tourmenté : le miracle et les guérisons de Lourdes, scientifiquement inexplicables. Lecomte du Noüy se jeta dans la physiologie en cherchant à y introduire les mathématiques, d'après les directives de Carrel. Il s'agissait, dans un grand hôpital militaire, de découvrir le processus de la cicatrisation des plaies et d'en fournir une expression mathématique... Il établit une équation qui, tenant compte de l'âge du patient, permettait de suivre le cours de la cicatrisation et de prédire la date de la cicatrisation complète ».

L'*Ami* mentionnait ensuite les travaux de Lecomte du Noüy à l'Institut Rockfeller de New-York et à l'Institut Pasteur de Paris, ses nombreux ouvrages, articles ou mémoires techniques et insistait surtout sur le livre où l'auteur résumait le résultat de ses recherches sous le titre : *La Destinée humaine*. De celui-ci le physicien américain Robert Millikan, prix Nobel, n'a pas craint de dire : « Ce livre est d'une pénétration telle qu'on ne peut en espérer de semblable qu'une ou deux fois par siècle ». Le thème fondamental en est que la loi de l'évolution, telle qu'elle se dégage de l'observation de la nature, postule l'existence de Dieu.

L'ouvrage, édité d'abord en anglais, fut bientôt traduit en douze langues et de nombreux témoignages attestèrent son heureuse influence. Lorsque parut l'édition française, l'*Ami* en rendit compte avec éloges (1948, p. 383).

La présente biographie est écrite par Mme Lecomte du Noüy elle-même, qui fut pour son mari la plus dévouée des collaboratrices et qui s'est donné pour tâche de perpétuer, en même temps que sa mémoire, son rayonnement spirituel. Le sous-titre donnerait à penser qu'il est surtout question ici des étapes à travers lesquelles P. Lecomte du Noüy, qui s'était écarté de l'Eglise lors de son adolescence, est revenu à la foi vers la fin de sa vie. En réalité, cet aspect est peu envisagé. Nous apprenons seulement, p. 59, que L., disciple de Renan, était devenu incroyant à cause du crédit exagéré qu'il accordait à la science, capable, selon lui, de résoudre tous les problèmes. Plus loin (p. 175 et 209), les deux principales raisons de sa conversion sont indiquées : d'une part l'impossibilité, pour la science, d'expliquer la vie et l'évolution ; de l'autre la nécessité de principes moraux pour l'homme et leur inefficacité s'ils ne reposent pas sur la foi.

Le reste est la simple description d'une série d'événements qui forment le cadre d'une activité débordante où se manifestent les talents d'une nature exceptionnellement riche en qualité d'esprit et de cœur.

Ch. LEDRE. — **Un siècle sous la tiare. — In-8 de 316 p. — Paris, Amiot-Dumont, 1955.**

Ce livre est une histoire de l'enseignement et de l'activité des Papes au cours des cent dernières années, de Pie IX à Pie XII inclus.

Trop souvent on oppose les Papes les uns aux autres, comme si chaque pontificat avait pour tâche de prendre le contre-pied du précédent, spécialement en matière doctrinale, politique, économique et sociale. L'auteur montre *la continuité fondamentale* de l'attitude des Souverains Pontifes sur toutes les questions qui passionnent nos contemporains, mais ne néglige pas de souligner les souples adaptations d'une doctrine dogmatique et morale immuable aux conditions nouvelles dans lesquelles vivent les générations humaines successives.

L'ouvrage s'ouvre sur une affirmation du droit du Pape à se dire le successeur de Pierre (p. 9-21) ; il esquisse ensuite un portrait rapide de chacun des six Papes qu'englobe son étude (p. 22-43).

La 1re partie est intitulée « La raison et la foi » ; on y suit l'évolution doctrinale 1. du Syllabus au Concile du Vatican ; 2. pendant la crise moderniste ; 3. jusqu'à « l'encyclique libératrice » *Divino afflante Spiritu* (p. 47-110).

Dans la 2e partie, il est question du « chrétien dans la cité » : le St-Siège et la Troisième République française ; l'Eglise défendant son indépendance contre les totalitarismes fascite et naziste, ainsi que sa mission surnaturelle et pacifiante pendant les conflits armés (p. 113-163).

Avec la 3e partie, nous suivons l'enseignement des Papes sur les problèmes sociaux, et leurs interventions contre le marxisme socialiste et communiste, contre le « Sillon » et l'« Action française » (p. 167-223).

Enfin « la vie intérieure de l'Eglise » est décrite dans la 4e partie : renouveau de vie apostolique, intellectuelle, liturgique ; « promotion du laïcat » dans l'Action Catholique ; prêtres ouvriers ; missions (p. 227-288).

En conclusion (p. 289-298), on montre comment les tempéraments personnels des Papes et la diversité des circonstances ne détruisent pas la permanence de leur

doctrine, de leurs directives, de leur action. Vient enfin un tableau chronologique (p. 299-315) qui met en regard, avec deux colonnes synoptiques et avec dates précises, les événements de la vie de l'Eglise et les principaux faits de l'histoire politique et sociale contemporaine.

Cet ouvrage, d'une impression très serrée, rassemble une quantité considérable de documents, de faits, de jugements, avec une attention toute spéciale pour ce qui regarde les positions prises par les Papes à l'égard de la France ainsi que les réactions soulevées dans notre pays par des décisions pontificales plus générales. A peine pourrait-on souhaiter quelques retouches à certains jugements (par ex. p. 207, 270). Somme toute, c'est un livre fort bien écrit, qui sera lu avec grand intérêt et offrira aux spécialistes eux-mêmes une synthèse remarquable et un bon instrument de travail.

J.-M. RONNAT. — **Basile le Grand.** — In-8 de 128 p. sous jaquette illustrée, 330 f. Collection « L'Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». — Les Editions ouvrières, 12, avenue Sœur Rosalie, Paris- 13.

Voici le premier volume d'une collection qui se propose de vulgariser quelques-uns des plus beaux textes des Pères de l'Eglise, afin de donner une base solide au supplément de culture religieuse souhaité par de nombreux fidèles, en leur présentant la doctrine évangélique vivant à l'intérieur même de l'Eglise catholique. C'est avec raison que S. Basile a été choisi pour inaugurer cette nouvelle série : il est en effet le seul des Pères à qui les Grecs aient donné le surnom de Grand. Il le doit, à n'en pas douter, à sa connaissance approfondie de l'âme humaine et à son aptitude à la diriger dans la voie de la perfection, en même temps qu'à son style parfaitement adapté aux idées exprimées.

Le lecteur trouvera ici une biographie succincte du saint, suivie de quelques extraits de ses écrits, traduits assez librement pour être compris aisément par nos contemporains. Bien entendu, c'est surtout la doctrine du moraliste qui a été retenue : le bon usage des richesses, la charité, l'humilité, le courage chrétien et d'autres vertus encore sont d'une nécessité toujours actuelle et les expressions dont se sert S. Basile conviennent encore à notre époque.

Les textes sont le plus souvent accompagnés d'une référence explicite. Plusieurs cependant n'en ont aucune. Certains sont suivis, sans plus d'explications, des initiales énigmatiques R.F.T. ou R.B.T. avec un chiffre. Seuls les initiés sauront qu'il s'agit des *Regulæ fusius* ou *brevius tractatæ*, sorte de règlement que S. Basile a rédigé à l'intention de ses moines. L'excuse de l'auteur sera que son livre n'est pas destiné à faire œuvre d'érudition.

Léon CRISTIANI. — **Faut-il obéir à l'Eglise ?** — In-8 (14 × 19), 150 p., 450 f. — Paris, Edit. du Centurion, 1955.

A la question posée par notre collaborateur, certains répondent actuellement par des réticences et des *distinguo*. Il ne les suit pas.

Dans cet ouvrage, il rappelle d'abord les faits récents qui, en France, ont suscité tant de malaise ; déviations écartées par l'encyclique *Humani generis*, affaires des prêtres-ouvriers et de *la Quinzaine*, avec leurs ramifications ; à l'étranger, constitution d'Eglises nationales à l'ombre de la faucille et du marteau, péronisme ; en France encore, succès fâcheux d'une pièce de théâtre sur Port-Royal.

Après ce tableau d'introduction, il en consacre six autres à rappeler que l'Eglise, qui doit sa fondation et sa constitution à Jésus, a une autorité divine dont la hiérarchie est dépositaire, avec Rome pour centre, les Congrégations agissant au nom du Pape, sans étouffer le pouvoir des évêques dont l'importance est rappelée.

La conclusion est tirée dans un dernier chapitre : il faut imiter Jésus dans son obéissance au Père et demeurer un avec lui, en adhérant à ceux qu'il a chargés de garder et de répandre la vérité et le salut dans le monde.

L'ouvrage, clair, très intelligible pour tous, est à recommander à tous ceux qui se seraient laissé dérouter par les événements récents et les commentaires peu judicieux qui en ont été faits dans le public et dans la presse.

Mgr Fulton SHEEN. — **La vie vaut d'être vécue.** (2e série). Traduit de l'américain par Marguerite Brehier. — In-8 illustré de 228 p., 600 fr. — Mulhouse, Edit. Salvator, 1955.

Monseigneur Sheen jouit d'une popularité enthousiaste parmi ses concitoyens du Nouveau Monde. On trouvera réunie en ce livre une nouvelle série de ses conférences radiotélévisées. Il est facile d'y découvrir les qualités qui en ont assuré le succès : une pensée vigoureuse et pénétrante s'exprimant en un langage simple et concret, familier même, pénétré d'un humour bien anglo-saxon, émaillé d'expressions piquantes, de comparaisons et de souvenirs personnels qui le rendent accessible au grand public. Signalons, à titre d'exemples pris entre tant d'autres, cette affirmation que le bon Larron mourut bien en voleur, car il vola même le paradis ! (p. 188) et cet épisode qui nous montre l'auteur lui-même venant à Lourdes, s'y logeant dans le plus bel hôtel sans un sou vaillant en poche et obtenant au bout de neuf jours la grâce de rencontrer un riche bienfaiteur qui non seulement couvre toutes ses dépenses mais y ajoute encore un chèque substantiel...

Ces conférences se succèdent sans plan précis. Elles traitent de sujets disparates, depuis l'art de parler — mais « une des premières règles pour bien parler c'est : N'imitez pas Mgr Sheen » (p. 67) — jusqu'aux problèmes de l'éducation. L'anticommunisme ne pouvait pas ne pas être mis en bonne place au pays de MacCarthy. Mais, avec un grand fond sérieux, c'est dans l'ensemble une excellente morale chrétienne, individuelle et sociale, qui est exposée ici. L'une des dernières phrases du livre représente la pensée maîtresse de l'auteur : « Que l'Amérique garde l'amour de sa bannière étoilée. Mais qu'elle comprenne aussi qu'il lui faudra pour vaincre d'autres étoiles que celles de notre drapeau, les étoiles par lesquelles le Christ nous illumine et les blessures par lesquelles il nous guérit ». Signalons en passant une légère inexactitude : Mgr Sheen fixe au 13 octobre 1917, jour du grand miracle de Fatima, la consécration épiscopale du futur Pape Pie XII. Or cette consécration eut lieu en réalité le 13 mai de la même année, date de la première apparition.

La présente édition française est enrichie de jolies illustrations qui sont elles-mêmes la reproduction des dessins tracés par Mgr Sheen sur l'écran de la télévision, lors de ses causeries.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 decembris 1955

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)